

Flamenca

Baffo

Weöres

Quevedo

Maiakowsky

Khlebnikov

Naderpour

AMOUR

action poétique

AMOUR

Gaspara Stampa

Sapho

Bonaparte

Tortel

Lartigue

Yurkievich

Thibaudeau

Broda

Leray

Todrani

Jouanard

action poétique

publié avec le concours du Centre National des Lettres

A PARAÎTRE

N° 88 : Claude Royet-Journoud (Mars 1982)

N° 89 : Poésie - Performance (Juin 1982)

Puis des numéros spéciaux ou des frontons : musique, Jacques Réda,
Poésies en U.R.S.S., Minnesanger, Dolce Stil Novo, Symbolisme, Reverdy...

REDACTEUR EN CHEF : Henri Deluy.

COMITE DE REDACTION : Claude Adelen, Jean-Pierre Balpe, Yves Boudier,
Martino Broda, Henri Deluy, Jean-Charles Depaule, Charles Dobzynski, Marie
Etienne, Gil Jouanard, Alain Lance, Pierre Lartigue, Lionel Ray, Maurice
Regnault, Mitsou Ronat, Jacques Roubaud, Bernard Vargaftig.

SECRETAIRE GENERAL : Jean-Pierre Balpe.

DIFFUSION : Argon-Diffusion, 43, rue Hallé, 75014 Paris. Tél. 327.66.17.

ABONNEMENT : France : 4 numéros : 140 F. — Etranger : 180 F.

France : 8 numéros : 250 F. — Etranger : 350 F.

(Voir bulletin d'abonnement en fin de numéro.)

C.C.P. Paris 4294-55 - Action poétique,
rue J.-Mermoz, Rés. La Fontaine-au-Bois, n° 2, 77210 Avon.

Les manuscrits non retenus ne sont pas retournés

Gérant responsable : Henri Deluy

ISBN : 2.85463.023.2

Dépôt légal : 4^e trimestre 1981

N° Commission paritaire : 56995

Imp. Le Castellum - 30000 Nîmes

SOMMAIRE

	Pages
— Dictionnaire portatif des rimes	3
— Relevés sur un pupitre, dans une classe	4
— Ballet japonais : Sandor Weöres	6
— L'objet du poème lyrique : Martine Broda	9
— Deux sonnets : Quevedo	16
— Voyage sentimental vers Flamenca : Pierre Lartigue	18
— Flamenca (extraits), adaptation P. Lartigue	21
— Ratures 1960 : Jean Tortel	26
— Une sextine d'amour de G. Stampa : Mariel Dolfini	30
— Sextine : Gaspara Stampa	32
— Proverbes déplacés recueillis par Alain Lance	34
— Octobre 1981 : Jean Thibaudeau	35
— Jeux thèmes : Jean Todrani	36
— Lanquand li jörn son lonc en mai : Gil Jouanard	39
— Paysage sentimental et proto-sexuel : G. Jouanard	41
— Guirlandes : Claude Adelen	42
— Quelques aphorismes amoureux de Marcel Benabou	44
— Sapho est ton nom : Henri Deluy	45
— Poèmes : Vélimir Khlebnikov	48
— A tous et à tout : Vladimir Maiakowsky	49
— Quelques mots sur ma femme : V. Maiakowsky	54
— Salade mythologique	55
— Sonnet : Théophile de Viau	57
— Sonnet : Bois Robert	58
— Le bordel des muses : Le Petit	59
— Les baisers : Bertin	60
— Deux poèmes : Houdart de Lamotte	61
— Epitaphe : Jean-Jacques Rousseau	63
— Réflexion amoureuse : Chevalier de Parny	64
— Regret d'un amant : Chevalier de Rivarol	65
— Sonnets érotiques : Giorgio Baffo	66
— Sonnet 24 : Veniero	71
— Sonnet : Jodelle	72
— Tango argentin : Saül Yurkievich	73
— La chandelle toute nue : Nader Naderpour	76
— Deux poèmes P.-J. Jouve et un poème d'amour : Martine Broda	78
— Ecailles : Maryvonne Leray	81
— Poème : Pierre Lartigue	84
— Scènes une à onze : Yves Boudier	86
— Lettre proposée par Napoléon Bonaparte à H. Deluy	89
— Proverbes	90
— L'amour l'écriture : Jean-Pierre Balpe	99

— La beauté du corps : Odon de Cluny	103
— Locutions et locutions à venir	103
— L'amour en noir : H. Deluy	104
— Poésie mère percée : Liliane Giraudon	105

NOTES INFORMATIONS REVUES EDITIONS

— Quant à l'image : Maurice Regnaut	113
— Notes pour servir l'Histoire Littéraire : J.-P. Balpe	117
— Revues : J.-P. Balpe	119
— TXT	120
— Encrages et Co	120
— Comme une source : Jeanpyer Poels	121
— Une politique pour les écrivains et pour le livre : H.D.	124
— « L'affaire Denis Roche » : H.D.	124
— L'écrivain occitan dans la France d'aujourd'hui	129

● Les rébus sont de Frédéric Deluy et Raoul Guglielmi.

DICTIONNAIRE PORTATIF DES RIMES

OUR

Abat-jour
Adour
Alentour (mais pas alentour de la table)
Amour
Arrière-cour
Atour (tout ce qui sert à la parure des femmes)
Augsbourg
Autour
Retour
Bourg
Brandebourg
Calembour
Carrefour
Cavalcadour (chargé du soin des écuries)
Clamour (à voir)
Contour
Cour (faire la cour, cour de justice, etc.)
Détour
Edimbourg
Jour
Labour
Mamours (toujours au pluriel)
Pour
Pourtour
Rambour (ou Rambures)
Retour (pour la deuxième fois)
Séjour
Tambour
Tour
Troubadour (répandu dans le Midi de la France)
Vautour (lâche et prudent)
etc., etc. (et le reste)

RELEVES SUR UN PUPITRE DANS UNE CLASSE

Je t'aime Philippe 2 de C2
Moi aussi, j'aimerais te connaître
J'aime, I love, Ich liebe !
Je t'aime un peu
Pourquoi seulement un peu ! Pourquoi faut-il toujours mesurer
son amour, le peser, l'évaluer !
Espèce d'idéaliste va !
Ça c'est vrai espèce d'idéaliste
J'aime
Et mon cul c'est du poulet
C'est pas bientôt fini vos conneries
Si t'es pas content casses-toi !
J'aime Téléphone, Genesis
Moi aussi j'adore et David B.
Laissez-moi dormir tranquille, après l'amour au téléphone,
l'amour sur les tables
C'est fatiguant ?
Moi aussi je l'aime Philippe, Na !
Yeux bruns
De quoi on pourrait parler ?
D'amour.
Moi et Caroline on s'amuse bien en lisant votre roman. Bye !
Isabelle, je t'aime. (VINCENT)
Ah, c'est beau, mais n'espérez pas trop car vous auriez le cœur
brisé.
Moi je trouve qu'Isabelle et Vincent devraient sortir ensemble.
Je m'appelle Ingrid et je sors avec un gars qui s'appelle Patrick.
Isabelle, je suis en grec, ton Vincent n'a pas répondu. C'est sûr
qu'il n'existe pas. Lulu. N'importe quoi ! J'existe. J'aime Isabelle.
Vincent.
Salut Isabelle, je suis Ingrid.
Moi je suis en 3° seulement ! C'est marrant vos correspondances
faudrait peut-être penser à bosser. Emmanuelle.

A Isabelle et Vincent : vous êtes choux avec votre histoire d'amour.

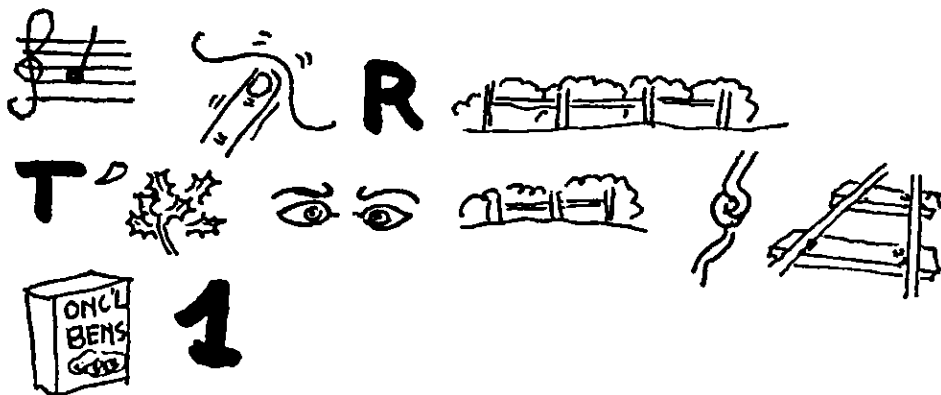
Correspondez avec moi ! J'en ai marre de ce cours débile avec ce prof débile. J'ai 16 ans et j'en parais 16 — donc je suis normale Yves, mon chéri, je t'adore.

Mes pauvres chéris, j'ai la larme à l'œil. Tous vous vous confondez d'ennui ! Terrible sort des lycéens. Zut, Riez, vivez, assez de jérémiades.

Comme une pomme je te croquerai.

Salut les nanas, je suis un supermec, grand brun, sympa, bref avec tout pour séduire. Je joue au foot et je roule en 350 et j'ai aussi une guitare électrique. Répondez.

Va t'faire, menteur !



(Relevés par Cécile Vargaftig)

BALLET JAPONAIS

L'enfant destinée à devenir geisha s'exerce avec une poupée en bois à l'art de bien traiter les hommes.

POLITESSE

Si bon, toi, si fin...
Que désire ton désir,
dis ? Que je t'imité
papillons en tourbillon ?
que je tombe en fleurs de neige ?

VANTARDISE

Beau feuillage, neuf —
Belle, vois, ma robe neuve !
Viens, m'a dit le maître,
je t'en donne une plus belle,
moi, je ne suis pas venue !

COQUETTERIE

Vois, le bouleau penche :
une brise le traverse.
Penche ainsi la fille,
quand chantonne à son oreille
avec douceur le garçon.

TENDRESSE

Tant je t'aime, autant
que la nuit les doux roseaux.
Laisse-moi, voix, doigts,
te caresser jusqu'à l'aube...
Tu ne me dis plus méchante ?

INCITATION

Tu es beau comme elle,
elle derrière un nuage.
Belle lune, belle
quand elle court dans la brume,
et plus belle encore nue !

RETENUE

Vois-tu, je suis pauvre,
que ton désir sache attendre !
Pour tout, mon très cher,
il est manière et manière,
et tout baiser a son prix !

DON

O pourquoi me faire
ce regard que j'en ai honte !
Aïe tu m'aimes, viens,
viens sans plus souffrir... ni dire
que ta petite est sans cœur.

SOUPIR

C'était soir de fête —
que de rubans déchirés !
C'est mon cœur, vois-tu,
ce galon à toi par terre,
en charpie et tout terni.

LARMES

Eteinte est la lune
et toute porte fermée.
Qu'as-tu fait de moi ?
où aller jusqu'au matin ?
aïe ma mère a pour me battre !

DESILLUSION

Pauvre folle, moi,
pourquoi me donner ce mal ?
Tête en porcelaine,
bras et jambe de bois de canne,
tu n'es qu'un pantin, rien d'autre...

(Texte français de Maurice Regnaut)

Weöres (en transcription vulgaire : veûreuch), né en 1913, est le poète hongrois dont l'œuvre incontestablement domine aujourd'hui tant par sa profondeur que par son ampleur, sa variété, sa virtuosité extraordinaire. Un seul souci en tout : la belle justice formelle. A son service : une immense culture universelle aussi bien d'Occident que de cet Orient dont il a parfaite connaissance et compréhension et qu'il a traduit fidèlement et magistralement. Ici, Weöres emprunte à la poésie japonaise la forme du tanka pour un admirable ballet où la grâce extrême est au fond la litote (voir de ces dix tankas le dernier) de la plus cruelle vérité.

L'OBJET DU POEME LYRIQUE

« ...du bleibst, du bleibst, du bleibst
einer Toten Kind
geweiht dem Nein meiner Sehnsucht
vermählt einer Schrunde der Zeit
vor die mich das Mutterwort führte... »

Paul Celan

On ne me tiendra pas rigueur du caractère provisoire, fragmentaire, et donc parfois trop sommaire ou tranchant de ces quelques propositions : j'ai seulement voulu indiquer une direction, dans laquelle je cherche aujourd'hui, tant dans mon écriture poétique que dans mon travail critique et/ou universitaire.

Penser le poétique dans la poésie. Qu'en est-il du genre ? Jusqu'à présent, à côté d'une recherche sur le mode d'énonciation, seule une recherche sur les formes (surtout métriques) semble commencer d'être explorée. Le poétique a-t-il à voir avec la question du vers ? C'est peu contestable. Mais s'il y avait aussi quelque chose à chercher du côté de formes du contenu, de topoi ?

Travail de démolition (que les convenances imposent de dire) salubre, de dérision — l'écriture denis-rochienne, bien évidemment. Il est clair que le travail contemporain de critique de l'idéologie poétique vise essentiellement dans la poésie ce qui peut apparaître comme la marque d'un sous-ensemble, le lyrisme. Tant d'attaques conjuguées, me semblent désigner a contrario le lyrisme comme le noyau dur du poétique — idée au demeurant assez communément partagée, ce qui ne veut pas forcé-

ment dire qu'elle soit fausse (1). Mon propos n'est pas ici de corriger une méprise toujours recommencée sur le moment historique de l'apparition du concept de poésie lyrique dans la théorie littéraire, comme l'a excellemment fait Gérard Genette (2), ni de dire si c'est un « genre », un « type », ou un « mode » (3), ni même de le cerner en faisant un relevé exhaustif de ce qui revient sous la plume des théoriciens qui cherchent à le définir. Il s'agit pour moi de pousser la recherche du côté de ces « formes a priori du contenu », de ces constantes thématiques transhistoriques sans lesquelles il faut bien admettre qu'il n'est pas de définition possible d'un genre littéraire (4). Le rapport à la tradition inclut aussi une « mémoire topique », qui pourrait être l'un des biais par lesquels toute littérature fonctionne, selon la formule de Jacques Roubaud, comme « mémoire et code d'une langue et du langage » — c'est-à-dire également d'elle-même. Peut-être parce qu'il existe des vérités transcendantes à l'histoire, il est un thème largement transhistorique qui court dans la tradition lyrique comme un fil rouge, propre à rectifier certaines idées reçues. Qu'il reste obstinément non-vu, non-lu, peut être une des raisons de l'actuelle « terreur contre le lyrisme » selon les bienséances de l'avant-garde (5). On s'étonnera d'autant plus que la conjoncture théorique rend enfin possible une mise en évidence plus explicite ou plus rigoureuse que celle des poètes qui dans leur prescience obscure, savoir non-savoir, brûlent parfois : aujourd'hui, dans l'après-coup de la psychanalyse lacanienne.

Ceux qui veulent extirper de la littérature « l'ortie du lyrisme » invoquent souvent la crise ouverte dans la question du sujet par la plupart des grands systèmes de pensée contemporains (6). La caution philosophique est sûre, mais ils montrent aussi par là qu'ils en restent à une définition peut-être insuffisante, dont il serait temps de sortir, celle qui vient du romantisme (allemand) : poésie lyrique ou poésie subjective, de

(1) Par exemple, ceci : « lyric poetry is more eminently and peculiarly poetry than any other », Stuart Mill, cité par Genette, op. cit. infra.

(2) *Introduction à l'architexte*, Seuil, 1979. Ce livre développe un article d'abord paru dans *Poétique* n° 32, « Genres, types et modes ».

(3) Pour simplifier, et aussi parce que la taxinomie m'importe assez peu, je parlerai assez souvent de « genre lyrique », même s'il appert (cf Genette) que c'est plutôt un « mode ».

(4) Cf Genette, op. cit. supra, p. 75.

(5) Ces temps-ci, ça à l'air de se tasser un peu, mais je ne sais si c'est de très bon aloi, sans réflexion sur la tradition. Vague néo (romantique), retour de la tripe ?

(6) Ironie, parmi eux le lacanisme est cité.

l'expression du « moi » et de ses états (d'âme, bien sûr), où prédomine la fonction émotive au sens de Jakobson — Jakobson qui lui-même, dans son article sur Pasternak (7) parle d'une « poésie de la première personne du présent », opposée à la troisième du passé que conjugue le poème épique. Je poserai qu'il serait temps d'aller voir du côté de la deuxième personne du singulier. Qu'est-ce qui est clair, dès les débuts de la poésie lyrique, avant même que son concept soit vraiment passé dans une quelconque théorie des genres ? Les lyriques grecs, ou les élégiaques latins, déjà ne parlent que d'amour, et surtout d'amour malheureux, perdu. Que dire des troubadours provençaux, qui font de leur littérature une érotique et une érotologie, confondant l'amour - le chant - la poésie (8) ? C'est d'un type tout particulier de rapport à l'objet que le genre lyrique, mieux qu'un autre, nous parle, mais qui dénude peut-être la vérité du rapport à l'objet de toute littérature. La dénégation qui le fait proscrire, on le voit, est de taille. Si le paradigme du genre lyrique est le poème d'amour, c'est que sa vocation parmi les genres est de dévoiler que la question de la langue est toujours nouée à celle de l'amour (9). Il reste à préciser de quel objet il s'agit, et de quel amour.

Il ne me déplait pas, pour faire fi de la diachronie, d'introduire la question que je veux poser à la tradition par deux aphorismes d'un contemporain, dont on ne peut même pas dire tout à fait qu'il soit un poète lyrique. Quand René Char écrit « le poème est toujours marié à quelqu'un », mais « le poème est l'amour réalisé du désir demeuré désir », il cerne une aporie fondatrice. On comprendra peut-être pourquoi, à la source de tant d'œuvre poétiques, il y a une femme inaccessible ou perdue ou morte ou purement fictive, si ce n'est tout ça à la fois. Dame-jamais-vue, amour-de-loin de certains troubadours, les Olive ou Délie des poètes néo-pétrarquaisants, quelques mortes, Béatrice, Laure, Aurélia, ou l'Hélène de Jouve, qui m'a tout fait comprendre. Si le lyrique est celui qui dit : il n'est poème que d'amour, à qui donc est marié le poème lyrique ?

(7) « Notes marginales sur la prose du poète Pasternak, repris dans *Questions de poétique*, Seuil.

(8) Le chant : s'il faut absolument se repérer par rapport à une définition préexistante, à la définition romantique du genre lyrique je préfère celle de Platon, seule exception notoire à la règle qui veut que les poéticiens de l'antiquité ignorent le concept de poésie lyrique. Dans *la République*, ce qu'il oppose à *ta épè* (les paroles, c'est-à-dire l'épopée), c'est *ta mélé* (les chants, c'est-à-dire la poésie lyrique).

(9) Voir Jacques Lacan, Séminaire XX, *Encore*, Seuil 1975 et Jean-Claude Milner, *L'Amour de la langue*, Seuil 1978.

Tout est étrangement clair dès l'origine, avec la lyrique occitane. Les amants courtois creusent la distance, accumulent les obstacles entre eux et l'objet désiré. D'aucuns diront que l'obstacle est là pour (se) cacher qu'une conjonction de toute façon est impossible. La fin' amor est aussi une technique du différer, qui exacerbe et perpétue le désir. Est-il préféré à la satisfaction, c'est-à-dire aussi à l'objet ? (« L'objet n'est rien mais le désir est tout, pas même le désir, mais la phrase du désir », dira beaucoup plus tard Pierre Jean Jouve.) On connaît la position la plus extrême, qui est celle de Jaufré Rudel, poussant à bout un thème déjà présent chez Cercamon, Bernart Marti ou même Marcabru, celui de la *dame lointaine* (10) : « Que nul ne s'étonne à mon sujet, si j'aime ce qui jamais ne me verra, car mon cœur n'a joie d'aucun amour, sinon de celui que jamais je ne vis. »

On s'arrêtera maintenant sur un autre moment historique : qu'est-ce qui s'éclaircit encore quand la « dame » du trobar devient une morte ? Quand Béatrice meurt, au milieu de la *Divine comédie*, Dante se console assez vite, assez bien. Il est vrai que de son vivant, il avait répondu sans fard à des questions sur son étrange amour paraissant « ne pouvoir soutenir la présence » : « la fin de mon amour a été naguère... le salut de cette dame... et c'est en lui que résidait ma béatitude... Mais depuis qu'il lui a plu de me le refuser, mon seigneur Amour... a placé ma béatitude dans ce qui ne peut m'être ôté », c'est-à-dire : « dans les paroles qui louent ma dame » (*Vita nuova*, XVIII). Quand Pétrarque, quelques décennies plus tard, précise *l'amour de la morte*, il introduit dans la tradition lyrique un thème qui n'en devait plus disparaître : faisant sortir la vérité du thème de « l'amor de lohn » (Jaufré Rudel) des troubadours (11).

A l'impossible du rapport sexuel articulé : l'amour de la langue. Deux êtres sexués ne peuvent se rejoindre : « il n'y a pas de rapport sexuel ». Lacan nous enseigne que la langue et l'amour est ce qui vient à cette place. Mais ça ne répare rien. Deux êtres sexués ne peuvent se rejoindre : à la place ils se parlent, parlent d'amour. Ils écrivent. L'impossible demeure. Heureusement. Quelqu'un en meurt quelquefois. La vocation du lyrisme est de dire ça, assez crûment, il ne sait rien d'autre.

(10) Voir René Nelli, *L'Erotique des troubadours*, UGE 10/18, 1974,

(11) Ce thème de l'amour de la morte dit tant sur le désir (surtout masculin) qu'on ne s'étonnera pas qu'il apparaisse dans de tous autres genres que la poésie lyrique. Voir le lied (à dire vrai c'est une mise-en-musique de poèmes) ou même le ballet romantique (*Giselle*).

Contrairement à sa réputation, il ne s'attendrit pas, il serait plutôt impitoyable.

C'est l'objet qui maintient dans le désir d'écrire le désir amoureux, le seul qui écrive des poèmes. Objet réel ou irréel, de toutes façons transparent. Déjà, ce n'est plus « Toi » que j'aime, mais cet amour, ce désir de « Toi » impossible qui perdure comme chant, l'amour, déjà ce n'est plus « Toi » mais la poésie. Cela, presque tous les lyriques le savent, avec bonne ou mauvaise conscience. Jouve, au XX^e siècle, a le mérite de poser la question de façon excessivement claire. Quand il invente Hélène, inaccessible et morte et purement fictive, et par là objet idéal, il peut changer de genre, trouvant la poésie. Trente ans d'œuvre vouée à la Morte, « la seule sous des noms différents » : dédicataire-suscitante du poème, sésame-ouvre-toi de l'inspiration.

A qui est marié le poème lyrique ? C'est presque toujours à un objet capable d'évoquer la perte qui éternisa le désir. Derrière lui, désespérément, il reste marié au premier objet d'amour. Son vrai nom reste secret, car ce nom est perdu (ce nom est Perdu(e)). D'où tous ces noms de dames, qui sont presque toujours des « senhals », des faux-noms — les plus beaux chez les troubadours, qui surent trouver « Na Dezirada » (La Désirée) ou « Sobre Luenh » (Plus que loin). Le Nom vrai est celé comme une référence obscurcie : des troubadours du « trobar clus » à Scève ou Nerval, l'amour qui accumule les obstacles a souvent partie liée avec l'hermétisme. On sait le rôle du pseudonyme mythographique chez Nerval, veuf d'une « seule étoile » au nom multiple, tournant (Adrienne-Artémis-Aurélia...). Parce qu'elle permet de lire le vrai nom d'Aurélia, j'aimerais citer une phrase d'un récit qu'on peut lire aussi comme celui de la genèse des *Chimères*, inaugurale, même si elle n'est pas la première phrase de ce récit : « une dame, que j'avais aimée longtemps, et que j'appellerai Aurélia, était perdue pour moi ». C'est ainsi que tout commence, et le vrai nom d'Aurélia est clair. Je vous laisse ce nom-là, elle est Perdue pour moi : « une seconde fois perdue », « Eurydice, Eurydice ».

Les noms sont toujours faux, *comme ceux de la biographie*, face au toujours-perdu. Il ne s'agit pas de nommer, d'aimer telle ou telle, mais « la personne aimée par moi inventée et vraiment fausse » (Jouve). Vraie comme le visage absolu du désir que les êtres rencontrés n'incarnent que par accident. Tout amour étant amour d'un nom, ce n'est pas le moindre des paradoxes que ces faux-noms soient chéris comme s'ils étaient vrais : Béatrice est béatitude, Laure, un laurier. C'est une œuvre entière qui sort des noms de Délie (Scève) ou Hélène

(Jouve), pris comme matrices signifiantes. Délie s'appelait Pernette du Guillet, Hélène est pure fiction, elle a au plus une source biographique, qui porte un autre prénom féminin. On comprend mieux, aussi, une fidélité infidèle qui peut étonner. Sans qu'ils cessent d'aimer poétiquement Béatrix ou Laura, Pétrarque a eu des enfants, et Dante a rencontré « la dame compatissante ». Quant à la femme exceptionnelle que Jouve a trouvée au milieu de sa vie et à qui il doit sa propre *Vita nuova*, elle est totalement absente de l'œuvre poétique, que traversent de pâles héroïnes secondaires (12). Tout ceci redit qu'on ne comprend rien si on explique l'amour des poèmes d'amour par les amours de la vie : c'est lui plutôt qui les expliquerait. La « dame » n'est pas, ce serait dérisoire, l'idéalisation d'un objet réel, ni non plus seulement la langue. L'amour des poèmes d'amour est et n'est pas un faux amour, car il est voué au seul objet qui n'a que des substituts. Il sait, il dit : tout amour est déjà métonymie.

Revenir à l'amour de la morte, le plus radical. Il tire toutes les conséquences de l'impossible, dont le désir d'écrire a besoin. La morte, par définition, est l'objet perdu. Elle rappelle la première perte qui métonymisa le désir, à jamais inguérissable, insatisfait, mais vivant : séparation de la mère et de l'enfant, condition de langage, vécue comme castration des deux, mais meurtre d'elle seule. Certains subissent la perte, dans un interminable deuil, portant l'accent mélancolique. C'est Scève au « souffrir non souffrir » dans la solitude ascétique, rédigeant les trois épitaphes de Pernette du Guillet, après le monument — d'amour non partagé — édifié à Délie. C'est Nerval au soleil noir, toujours veuf de la mort ou la morte. D'autres, qui savent mieux de quoi ils ont besoin, sont capables de nommer le meurtre, d'où l'accent sadique-nécrophile. C'est Ronsard qui feint de pleurer « sur la mort de Marie » et anticipe celle d'Hélène, la vouant allègrement aux vers pour mieux l'immortaliser. C'est Baudelaire qui fait la même chose avec son remords posthume, sa charogne. C'est Jouve qui retravaille tout ça, et permet peut-être enfin de le lire (13). Ceux-là pourraient dire ce qu'avoue Mallarmé : « la destruction fut ma Béatrice ».

(12) La psychanalyste Blanche Reverchon-Jouve est inspiratrice (en particulier des romans *Hécate* et *Vagadu*), mais jamais dédicataire d'aucun poème. Cela ne peut que me confirmer dans l'idée que c'est quand Jouve a compris à quel type d'objet était marié un poème, que touchant quelque chose de l'être du lyrisme, il est devenu seulement poète. Il a inventé la Morte et s'est bien gardé de tuer celle qui restait à ses côtés.

(13) Voir ma contribution au colloque de Cerisy Jouve-Reverdy-Bousquet, « Le poème comme remords dédié à l'objet », *Sud*, octobre 81.

L'amour des poèmes d'amour ne se fait guère d'illusions sur l'amour, dont il assume toutes les horreurs. On comprend mieux désormais ce qu'est le lyrisme : chant de la perte, travail du deuil. Des arabesques autour d'un trou, sans lui insupportable. L'espace infranchissable et transparent qui le sépare de l'objet, il le remplit des vocalises de son désir : béance du toujours-perdu, que seul un chant qui brode, encore et toujours, peut combler.

C'est peut-être jusqu'au « beau » poétique qu'il faut réhabiliter, dans son idéalité toute particulière, vieilleries qui font ricaner. Faire un usage détourné de ces beautés éthérées, voyantes comme des fleurs. Et s'il fallait les maintenir à cause de leur fonction rhétorique : tempérer le terrible, et déguiser l'horreur ?

Dans sa première *Elégie*, Rilke a nommé l'ange exterminateur. L'ange du lyrisme passe. C'est l'amour qu'il fait périr dans sa voix, le portant jusque dans la perte. « Cela chante, cela chante terriblement, à la limite du possible. »

A UNE DAME QUI ETEIGNIT UNE BOUGIE ET,
QUI SOUFFLANT DANS LA FUMEE, LA RALLUMA

Le feu, convenance qui mourut
avec la lumière de tes yeux, et éteint,
dans sa fumée apparut endeuillé,
obsèques de ta flamme noircie.

Bien qu'il put exalter sa courte vie,
vaincu par la beauté qui tant s'essouffle,
il signe au firmament pour étendue
dans chaque éclair une blessure.

Toi, qui lui donna la mort, miséricordieuse déjà
au sein de ta rigueur, d'un visage malicieux
tu renouvelles la vie et la rend plus heureuse.

Ton soupir empreint de fumée
la ressuscite, et dans ta bouche devient miraculeuse,
l'aura qui naît d'un semblant de baiser.

(Traduit de l'espagnol par Denis Fernandez-Récatala)

PHILOSOPHIE AVEC LAQUELLE UN SUJET
TENTE DE PROUVER QU'IL PEUT, EN MEME TEMPS,
EN AIMER DEUX

Si de diverses choses la mémoire
se souvient, si le passé comme le présent,
conjointement l'allègent ou la secourent,
et qu'en elle sont confinés, la peine et la gloire,

et si de la raison pareille victoire
rend le créer intelligible
et si à notre libre volonté est offerte
quelque alternative, et transitoire,

Amour qui n'est pas seulement puissance
mais pitoyable omnipotence
de tout ce qui vit sur la terre, et souffre :

Pourquoi avec deux incendies une seule vie
ne pourrait-elle pas foudroyer de sa lumière ardente,
deux autres astres, allumée ?

(Traduit de l'espagnol par Denis Fernandez-Récatala)

VOYAGE SENTIMENTAL VERS FLAMENCA

Composé entre 1233 et 1241 au moment où les châteaux du sud tombent aux mains de la croisade, Flamenca est un roman polémique en faveur de l'amour courtois. On sait le prénom de son auteur Bernardet, un clerc, au service d'Arnaud de Roquefeuil dont le château : Algues se trouve près de Nant, dans la vallée de la Dourbie. Au pied du Larzac.

Arnaud avait un fils, Guillaume.

Il est curieux de noter que l'amant de Flamenca porte le même nom.

Fille de Guy de Nemours, Flamenca épouse Archambaud, mais celui-ci va se révéler si jaloux qu'il l'enferme dans une tour. Les conditions sont alors réunies pour que naisse une aventure parfaitement courtoise. Guillaume, un chevalier, entend vanter la beauté de la séquestrée et s'en éprend. Il cherche alors à lever les interdits dont on l'entoure... Au cœur même de l'église qui condamne l'amour adultère il va séduire Flamenca et transformer la messe en une extraordinaire cérémonie érotique. Il n'y a dans cette scène fameuse du roman aucune allusion au rite cathare de l'affrèment et de l'échange des sangs comme Nelli le pense. A travers le geste du prêtre bénissant Flamenca de son rameau d'hysope Guillaume rêveur entrevoit toute autre chose. Le « Signum salutis » s'adresse au plus secret du corps de Flamenca. Traduisons donc avec franchise et délicatesse le texte occitan.

Puissent ces quelques vers donner le goût d'en savoir plus. Le roman est publié intégralement dans le premier volume des Troubadours chez Desclée de Brouwer. Le lecteur averti trouvera un plaisir subtil à rapprocher la version française de l'originale. J'ai accompli, il y a trois ans, un pèlerinage sur les lieux où fut écrit ce poème subversif. On trouvera en avant-propos quelques notes prises à la fin de ce voyage sentimental.

A Nant, derrière les maisons, le Douzon coule à 10°. Quand le voyageur approche d'une bergerie un parfum fort et chaud saisit sa narine. Il voit des têtes de moutons dans l'ombre, dans la lumière. Il entend les bêlements déchirants.

Puis le petit sentier suit le ruisseau d'eau vive. Les murs des jardins sont hauts. Par les fentes des portes de bois gris il voit les potagers, chambres à ciel ouvert, où dorment les petits pois. Par-dessus le mur, de temps en temps, le jet des tourniquets d'arrosage. On entend les motopompes sous les peupliers. Les gens du village viennent se promener en silence. Il pense au bruit de l'eau.

Un nouveau matin, toujours vers l'Est, il monte à l'ombre. Il a perdu sa canne. Il a perdu son chapeau blanc. Il a enlevé sa chemise. Sa peau est devenue brune sur sa poitrine. Il pense, car ses muscles sont plus durs, à Saint Jérôme. Il exagère ! Mais il marche. Et chaque pas exagère chaque pensée. Le voyageur n'est pas seul sur ce chemin. Il y a parmi les lierres des messages laissés par des enfants : « Ne perdez pas courage ! » Il y a des flèches rouges, des flèches bleues sur de petits rectangle de papier. Il sait bien où ils vont : vers les ruines du château-fort en haut de la montagne. Il est heureux que sa propre piste se mêle à celle des enfants qui jouent. Il pense au temps lointain de son enfance, lorsque tourné contre le mur il comptait frappant la pierre peinte avec la paume de sa main. Ses compagnons avaient alors le droit d'avancer mais ils devaient être immobiles quand il se retournait. Il va sous les pins qui sentent bon. Il n'a pas peur qu'on le voie. Les pignes noires sont comme des petits pots renversés. Il va sur cette route pierreuse pleine d'abeilles mortes, de vers de terre brunis, assassinés par les fourmis, et il y a des buissons de buis, des chênes, des genévriers, des arbustes dont il ignore le nom et qui sont pleins de baies comme de minuscules grenades.

Les sentiers dessinent un F majuscule. Ils montent dans la lumière fraîche, framboise d'air, blanche, immense.

Il sait pourquoi il monte. Ce n'est pas à cause du château fort, ni des terrasses, ni des clochettes, même pas à cause des insectes ou des oiseaux mais de ce roman lu, relu, et dont il a vu le manuscrit à Carcassonne. Flamenca. Ainsi la récit pouvait courir au long des vers merveilleusement. Il se souvenait de cette histoire touchante, de l'eau illuminée, des bains frais, de l'ombre claire, de ce temps où du cœur même de l'église...

Est-ce cela qui le retient ? Le plus riche trésor est peut-être une montée dans la langue, la multitude des formes, des chansons, des strophes, l'entrebescar des rimes, des rythmes, cette

vannerie fabuleuse, chaque syllabe roulant comme une arche sur une autre, un bras sur un ruisseau, sur la fraîcheur ensoleillée, gonflant partout des petits ponts illuminés dessous, avec des rides claires plein les « o » plein les « or » plein les « jois » et les « dolors ».

Le voyageur s'est arrêté pour manger des brugnons.

Quand il repart pour franchir les dernières pentes qui le séparent de son but, il entend un troupeau. Il pense que toutes ces bêtes portent sur leur dos un parchemin où jamais rien ne sera écrit, ni texte de loi, ni poème d'amour. Il a surpris une couleuvre dans un taillis. Elle monte de branche en branche dans ce qu'il croit être un figuier puis elle glisse sur le rugueux d'un pin. Le voyageur est choqué par la carcasse blanche d'une voiture Peugeot à droite du chemin, juste au dessous des ruines, mais bientôt il trouve intérêt aux constellations de rouille sur les portières. Les chasseurs vident leurs cartouches sur cette épave par plaisir de laisser trace dans la tôle et à cause du double bruit que doit alors provoquer le coup.

D'en bas, les promeneurs qui l'aperçoivent ne doivent pas le trouver bien gros mais il est au sommet.

Il s'étend à l'ombre d'un pin. Dans les ruines. Au plus haut. Dans le bruit du vent. Et ce vent est si frais, si bienfaisant, que le voyageur a le sentiment de prendre un bain dans un courant d'eau vive qui glisse sur sa poitrine alors qu'il s'endort :

« Ah si petit j'en sais » se dit-il « je suis comme le fou sur le pont. »

Il se réveille. Son côté gauche brûlant. Son côté droit glacé. Il a faim. Il pense à trois gigots poivrés, beurrés, qui étaient disposés sur un plat en émail dans la cuisine de l'Hôtel. Mais il défait le couvercle d'un yaourt NATURE et le mange.

Avec un brugnon dont il garde longtemps le noyau dans sa bouche.

FLAMENCA

(Extraits)

Sous le portail elle s'arrêta
et s'inclina très humblement.
Alors pour la première fois la vit
Guillaume de Nevers, du mieux qu'il put.
Il ne cille pas, il ne la quitte pas des yeux
mais languit, soupire, au désespoir
de ne pouvoir toute la voir.
Amour lui dit : « Ici se trouve celle
qu'à délivrer je m'ingénie
et je veux que tu t'y ingénies ;
mais ne l'assaille pas d'œillades
on pourrait le remarquer.
Je t'apprendrai bien à tromper
le malheureux, le fou jaloux
à qui mieux vaudrait n'être pas,
et du bandeau je te vengerai ».
Guillaume alors tourna les yeux
car sa dame en sa loge entraît.
Aussitôt il s'agenouilla.
Le prêtre dit : « Aspergesme »
Guillaume reprit : « Domine »
et dit le verset tout entier.
Je crois que jamais aussi bien
il ne fut dit en cette église.

Le prêtre hors du chœur avança,
— un vilain lui portait l'eau bénite —
vers Archambaud qui était sur sa droite
pour lui donner l'eau en premier.
Le chant resta donc à Guillaume
et à son hôte l'assistant
mais ses regards vont vers la mue
le pertuis qu'il ne quitte des yeux.
Le chapelain de l'hysope fait pleuvoir
le sel épars le répand sur la tête
de Flamenca le mieux qu'il peut
et afin de le mieux recevoir
elle s'est faite une ouverture
droit au partage des cheveux.
La peau est blanche et fraîche et tendre
les cheveux beaux resplendissants
et le soleil très avenant
qui dans ce même instant tout droit
la touche d'un de ses rayons.
Quand Guillaume voit le bel insigne
du grand trésor qu'amour enseigne,
le cœur lui sourit de délice.
Il entonne le « Signum salutis ».
Son chant plut beaucoup et à tous
car il avait la voix très claire
et chantait juste, plaisamment.
Qui l'aurait su d'un chevalier
plus encore eut aimé ce chant.
Le prêtre vint devant l'autel
et dit tout bas « Confiteor »
aidé par son clerc Nicolas
qui avait près de quatorze ans.
Dans le chœur deux enfants seulement
Guillaume et son hôte qui sachent
chanter et qui s'y emploient.
Guillaume dit bien sa partie
sans renoncer à des regards
vers la loge, vite, souvent.

Quand le chapelain entama
l'évangile : la dame se dressa.
Pour Guillaume : désespoir
à l'instant un bourgeois se leva.
Mais Dieu voulut qu'il s'écarta.
Alors Guillaume regarde et voit
sa dame toute debout dressée.
De la main dont elle se signe
elle baisse un peu le bandeau
et du pouce par devant retient
les attaches de son manteau.
Guillaume eut voulu qu'à jamais
cet évangile dura
sans qu'à Flamenca cela pèse
or il dura si peu de temps
qu'on eut dit le premier de l'an.
Sitôt après la dame se signa.
Guillaume admira la main nue.
Il lui sembla qu'elle prenait
son cœur et le lui emportait.
Pour un peu il en tomberait.
Comme lorsque l'eau froide
où l'on entre et plonge
jusqu'au cou vous saisit
le cœur, le foie, les poumons
il dit « ouïl ! ouïl ! » et pas un mot
ne peut former. C'est tout à fait
ainsi que Guillaume se sent.
Devant lui se trouve un tronc
où il peut s'agenouiller.
Il s'installe pour la prière.
Aucun ne devine son trouble
car il a mis son capuchon
et le garde pour l'évangile
comme s'il avait des maux de tête.
Il reste sur cet escabeau
sans bouger, sans remuer d'un doigt,
avant la paix que donne Nicolas.

Son hôte à côté la reçoit.
Puis, à la hauteur du pertuis,
ayant fait une croix dessus,
Nicolas se saisit d'un bréviaire
avec des psaumes et des hymnes
évangiles, oraisons,
repons, versets, leçons.
Sur ce livre il donne la paix
à Flamenca. Lorsqu'elle le baise
Guillaume voit par ce pertuis
que le petit doigt eut rempli
sa belle bouche, menue, vermeille.
Parfait amour conseille alors
de ne jamais perdre courage.
Le voilà parvenu à bon port.
Il ne pensait pas obtenir
tant de sa dame avant un an
or voici que ses yeux sont payés
de la voir ; son cœur est plein de sa pensée.
Quand Nicolas reprend sa place
dans le chœur Guillaume cherche
un biais pour se saisir du livre
et le tenir entre ses mains.
Il dit tout bas : « Avez-vous là comput
ou bien calendrier, ami,
je veux savoir car j'en aurai dépense
quel jour de juin est Pentecôte ? »
« Mais oui Seigneur ». Il lui donne le livre.
Guillaume ne veut pas savoir
le quantième de lune ou l'épacte.
Il tourne les feuilles une à une
et voudrait les baiser toutes
à cause d'une. Ah s'il pouvait
en se cachant, sans que le voie
son hôte assis tout près de lui !
Il trouve un biais ingénieux :
« Il est bien se dit-il que j'instruise
afin de l'être après moi même. »

Puis : « Clerc à quel endroit donnez
vous la paix ? Vous le devez
sur le psautier si c'est possible. »
« Je fais ainsi seigneur et c'est ainsi
que je fis à l'instant. » Puis de montrer
la feuille, le lieu. Guillaume
n'en veut pas plus. Il se met en prière
baise la feuille plus de mille fois.
On dirait que le monde est à lui
que rien ne peut lui échapper.
Ah s'il pouvait séparer ses regards
garder un œil sur le pertuis
et fixer l'autre sur les feuilles,
comme il serait heureux ! Il le fut.
Dans ses pensées si fort il s'absorba
et tant il se rassasia de songe
qu'il n'eut de rien conscience avant
que le prêtre ne dise : « Ite Missa Est »
Et ce lui fut pénible on peut le croire.

(Adaptation de Pierre Lartigue)

RATURES 1960

Le poème non fait
C'est l'amour en puissance
Tant qu'il n'est pas tenté ;
C'est l'échec de l'amour
Quand il n'aboutit pas.

Il y a toujours une possibilité de dire tant qu'on ne parvient pas à l'extrémité du dire (c'est-à-dire) tant que le poème n'est pas fait.

C'est pourquoi il reste encore de la marge, et c'est pourquoi la marge subsistera toujours, car nous ne savons pas où situer l'extrémité du dire.

Elle est (a été) peut-être atteinte ? Alors la marge est imaginaire. Illusoire. Il suffit qu'elle subsiste, même ainsi. Comme suffit que varie à l'infini l'image mentale de l'intensification de l'orgasme. Ou encore qu'on se la figure. C'est métaphore. Il suffit de ne jamais parvenir à la connaissance des limites du langage pour que le poème (la tentative poétique) continue. Ou bien l'autre.



Fragile ainsi entre grâce et violence
Incertaine de menacer ou d'avoir peur
Par sa beauté manifestée
Promesse d'avenir Mais vide
Nécessaire distance entre elle et nous

Entre elle et elle-même
Pareille à celle entre deux sources
Deux visages deux décors



Les quelques mots qui restent à leur place
Quand les cieux fermentés



L'arbre mort est mou
Les sorbiers disparaissent
De la campagne

Le feu est sale autour du feu
La nuit vient vite est bleue.



Ainsi qu'un tournoiement
Rubis silencieux
Les éclats devenus
Parcelles d'un espace
Inventé ici.

Rubis Spirale Inséparables
Rubis cristal de roche
Axe ou support (?) de la spirale
Transparent, taillé inaltérable
en vue d'un retour sur soi-même et de la mesure
du Temps. Contradiction.

Tournoiement aboutit à immobilité. La spirale tourne sur elle-même, ne chemine pas dans l'espace et le rubis est fixé. Cependant que la montre retrace la linéarité infinie du Temps, elle est essentiellement composée de la spirale et du rubis.



La voix très pure du feu.

C'est une image. Où ramène-t-elle. A la Pentecôte — le feu qui descend sur la langue des apôtres et pour qu'ils puissent donner de la voix.

Langues de flamme (métaphore usuelle). Mon image a pu sortir de là. Flamme, langue, voie, le passage est facile. Mais la question que je me pose est autre, et celle-ci : à partir de la « voix » du feu, où puis-je aller.

Le chemin m'a paru barré, et je me suis arrêté. C'est curieux puisque cette « image » me paraît être du type ouvert. Et je me demande si la similitude voix et voie n'a pas créé (alors que *voie* signifie justement que c'est ouvert) une espèce d'interférence qui noue le silence

La voix très pure du feu
Prière non jet de langage
Ascension clarté...

Pas de fumée dans ce feu, ni à partir de lui. Feu mince, blanc. Voix qui n'a rien de rauque. Le crépitement du bois ne s'entend plus. Facilité d'engager l'écriture dans la voie (la voix) symbolique, ce que je ne veux pas. Flamme en direction du ciel. Oh Ciel ! Restons-en là.

*
**

Une pomme luit dans un coin
Lisse et glissante
Et ronde fabriquée abstraite
Comme un sein formé par un peintre

Choisie, tirée hors du panier
Et posée là, au moment même où la lumière
Traversant le volet
Se durcit un instant peut-être pour créer
La pomme juste

Quand la chose est ombre et lumière
La chose est deux fois vue
Deux fois créée.

Comme le souvenir et le projet
Lequel des deux est l'ombre

Et lequel est lumière ?

Et toute chose, et la pomme, et l'amour...

(L'être aimé celui qui est en même temps
Ombre et lumière
Les autres, tantôt ombre et tantôt lumière
Ils sont aimables.)

Se méfier d'écrire le mot amour. Je n'y prends pas assez
garde.

La pomme et l'amour
La pomme est l'amour
Tout ce qui n'est pas ombre.

Pomme d'amour parce que la lumière s'y fixe en un point
d'étincellement prodigieux, en un point, choisi par le soleil, du
fruit rouge sombre.

Pomme d'amour parce que
La lumière en un point s'y fixe
D'étincellement prodigieux
Le point par le soleil choisi
De ce fruit rouge et sombre.

L'être qui n'est pas l'être aimé n'est pas ce qu'il n'est pas.
L'être aimé est libre d'être à la fois lui et l'autre et ses limites
sont inconnues. C'est pourquoi on ne peut être jaloux que de
l'être non-aimé (ou de la part de l'être aimé qui resterait dans
le non-aimé).

Pomme d'amour ou bien tomate.

UNE
SEXTINE D'AMOUR
DE
GASPARA STAMPA

A Venise, 1535, la demeure de Cécilia Stampa est centre de réunions littéraires et musicales ; on y retrouve des poètes, des éditeurs, des compositeurs, tous admirateurs et imitateurs de Pétrarque, comme Pietro Bembo le leur avait recommandé. Là, sont les trois enfants de cette veuve d'un orfèvre de Padoue, Cassandra, Gaspara et Baldassare. Ils savent le latin, le grec, la métrique, la musique et le chant. Leur père, avant sa mort avait montré la voie.

Le talent, l'élégance des deux sœurs, encore très jeunes attirent l'admiration des humanistes de la ville. En 1544, Baldassare meurt à 19 ans ; ce deuil provoque une crise religieuse chez Gaspara : une nonne lui conseille de se retirer au couvent mais en même temps, le cercle des amis s'élargit et sa renommée grandit.

Le moment est venu de construire une œuvre.

La veille de Noël 1548, elle rencontre un beau patricien, seigneur des Marches de Trévise, Collaltino di Collalto. C'est le départ d'une passion et d'un « canzoniere » presque entièrement consacré à ce jeune homme difficile ; souvent il s'échappe, s'éloigne de Gaspara pour raisons militaires ; il part pour la France à la suite d'Henri II.

Il oublie de répondre aux lettres, aux sonnets et dans l'envoi des Rime, Gaspara espère qu'il sera peut-être plus sensible à la somme des poèmes qu'à chacun de ceux envoyés.

Elle a fait de sa peine, la trace intérieure d'un exercice formel, non une raison de mourir. Elle comprend que cet homme n'apportera que tourments ; alors se fait la rupture. Gaspara accepte l'hommage amoureux d'un autre homme, Bartolomeo Zen dont le nom apparaît une fois en acrostiche. Pour lui encore, elle écrit.

Comme Pétrarque avait rencontré Laure dans la semaine du Vendredi Saint, Gaspara rencontre Collaltino quelques jours avant Noël. Elle n'a pas choisi comme repère social le jour de la mort ou de la résurrection mais celui de la naissance, celui où Dieu « prit forme humaine ».

C'est vivant et présent qu'elle désire Collaltino.

Avril 1554, Gaspara Stampa meurt à 31 ans d'une fièvre.

Quelques siècles plus tard, la critique romantique voulut voir dans cette mort le suicide d'une femme désespérée, tuée par un amour impossible. Puis dans une image radicalement inversée, on fit d'elle une courtisane de Venise.

Victime d'une passion sublimée par la mort ou putain, Gaspara Stampa !

Mariel DOLFINI

Amour, je suis malheureux, rends mon soleil !
Non seulement naguère il éclairait le jour
Mais clair comme midi m'apparaissait la nuit.
Je n'avais que dédain pour le retour de l'aube
Du temps que de ses yeux cette douce lumière
Ensemble dissipait ténèbres et brouillard.

Je ne vois maintenant rien d'autre que brouillard
Puisque mon familier, mon lumineux soleil
S'en est allé changer du monde la lumière
Eclairant d'autres lieux y déclarant le jour
Et jamais plus je veux que ne revienne l'aube
Et jamais plus de moi ne s'éloigne la nuit.

Ah que l'on chasse le voile de cette nuit
Le voile si épais de l'importun brouillard
Et qu'au premier moment où elle viendra l'aube
Veuille me ramener si désiré soleil
Afin qu'heureuse encore je puisse voir le jour
Avant que ne se ferme au monde ma lumière.

Elle sera claire, gracieuse, la lumière
Qui prendra le devant de si heureuse nuit
Et comme il sera clair et désiré le jour
Enfin débarassé d'orage et de brouillard
Qui montrera aux yeux leur splendide soleil,
A travers les roses et les fleurs pointant l'aube.

Mais avant que le ciel ne me rende cette aube
Pourvu que mort amère n'éteigne ma lumière
Par envie qu'elle aurait de si aimé soleil

Et que les yeux fermés d'une éternelle nuit
Elle n'aille se perdre hélas en ce brouillard
D'où l'on ne voit jamais que s'éclaire le jour.

Amour, o toi qui fais avec la nuit le jour
Et sais en un instant me reconduire l'aube
Chasser de mon martyr orages et brouillard
Et de ténèbre obscure extraire la lumière
Romps le voile à l'instant de cette longue nuit
Et conduis sous mes yeux ce mien ce beau soleil !

Vivant soleil par qui prend sa clarté le jour
Alors que ma lumière n'entrevoit que brouillard
O pourquoi dans ma nuit ne pas ramener l'aube ?

(Traduction Pierre Lartigue)

PROVERBES DEPLACES

A petit mercier, petit panier
C'est aux épluchures qu'on reconnaît la ménagère
L'argent n'a pas de queue
Qui suit les poules apprend à gratter
Sac vide ne tient pas droit
Deux gloutons ne s'accordent point en une même assiette
Gouverne ta bouche selon ta bourse
Marchand d'oignons se connaît en ciboules
Chat ganté ne peut pas rater
Autant pêche celui qui tient le sac
Que celui qui met dedans
De la main à la bouche
Se perd souvent la soupe
Dans les petits sacs sont les fines épices
Plus le clocher est élevé
Plus la sonnerie est haute
Toute la pluie n'enlève pas la force d'un piment
Il n'est si belle rose qui ne devienne gratte-cul
Il ne faut pas ourdir plus qu'on ne peut tisser

(Recueillis par Alain Lance)

OCTOBRE 1981

Encore une fois amoureux de cette petite sœur dimanche soir autour de minuit que j'avais connue, un soir, dans une ville de province, dans une librairie, et puis dans une fête, dans des rues et dans des maisons, dans cette maison qui était pleine de tous les invités où nous nous retrouvions assis sur des coussins l'un en face de l'autre à tout nous dire très vite à voix basse pour nous seuls en nous regardant de tout près, et que je retrouvais, après d'autres histoires, aux Halles, après l'avoir appelée, caissière d'un cinéma, et après quelque temps je la reconnaissais enfin, dans sa beauté sublime. Où allions-nous, ensuite, dans le noir et blanc. Ensuite, le lendemain, le lundi, je me demandais bien si le carré « est-il » un format raisonnable, ou encore une surface, l'affaire d'une vie ou de trois minutes, de l'œil, ou de la main, ou bien tout simplement la rencontre, sur une feuille de papier, d'une petite bombe noire de droguiste et d'un kraft en auto-collant. Et je ne sais plus quoi. Où sont les paysages ? Et j'y mets moi aussi les deux mains, dans cette image (faite autrement, à l'encre noire) (et qui n'en est pas une) — comme si vous pouviez voir maintenant mes dix doigts des deux mains, dans ce petit pochoir, tous accrochés à la grille d'une belle fenêtre de prison où je ne serais pas. Attendant avec *elle* sous la pluie et sous mon parapluie, nymphéas, à minuit, à une heure, à Sébastopol, un taxi.

JEUX THEMES

Je ne pense qu'au Parc Jourdan, cela m'aide à sortir de la métaphore. La librairie anglaise, des mitaines, des feuilles mortes, le gros dos d'un parterre inondé d'arrosages hors saison. Je répète le dessin des galets issu du dessin des sols, en cette marelle je reprends le même chemin sans cesse, une déviation de la pensée comme une déviation du corps sur lui-même revenu aux thèmes et aux jeux. Le pointu et le doux, on ne sait lequel devance l'autre du thème ou des jeux dans les plaisirs et ils sont insatisfaits.

Singulièrement pendant la marche vers la chambre les vêtements tombent un à un, soulevés, poussés, tirés, trop durs et lourds d'une précieuse poussière. Et ce que je voulais énoncer est aussi lourd. Entre les maisons des prairies peintes, tout ce que je ne savais pas de ce lieu, trop d'abeilles et trop d'iris.

Mon chant ne parvenait pas à monter jusqu'à ma gorge, il n'avait pas le temps, mais s'écoulait avec la marche, filait dans les mains et les jambes, tout chantait, je n'avais plus l'idée de reprendre le chorus. Sorti du parler, je le retrouvai en les pièces de sa nomenclature : une langue vivante en un corps brûlant, et tous ces verbes épars que j'abandonnai, ceux qui avaient servi et ceux qui ne serviraient jamais.

A quoi bon les verbes quand tout autour de moi est guerre et murmure. Un sous-bois de carnes, de pierres osseuses, d'hybrides fendus, de vélos, de barrières, l'air des fruits fait sa fumée, et je titube.

C'est que j'avais installé bien avant un suicide par l'encre, pas le feu, l'encre. Un ramassis inflammable d'écriture dont il ne reste qu'un corps fripé en ses crêtes, ses plis, ses nausées, célibataire. Plus tard j'ai quitté le lit et j'ai couru. Un convoi.

Avec dans la bouche le goût du piment quand il traversait tes cuisses.

Ici, au moment où j'écris, c'est la rentrée des ouvreuses, de noir vêtue, gantées, fardées, de noir fardées, c'est le présentoir d'un autre degré du sacré, et dans l'échancrure, dans les fentes et l'aise du corps, comme un ricochet de ces mortelles amours. Ce qui s'image, ne s' imagine pas.

Pour en arriver là, j'ai sué la moitié de la mer, comme qui, ne sachant voyager très loin fait sa ville d'un peu de reflets, et la mort y parle, l'ai-je un instant oubliée ? cherchant son amant sur les visages scellés ?

La chambre après les jardins, comme un autre jardin, calque éphémère d'un espace en veilleuse où calcinaient phono, disques, verres en éclat et plongée des journaux sous les pieds nus. La chambre, on y est plus dehors que dans les prés. Quant au dialecte de cette chambre, fait de verbes tordus jusqu'au sang, il souffle drame et chronique. Nous avons mis comètes et météores dehors, il s'y fait un ciel de couches fumeuses, loin du soleil butant du museau sur l'eau trouble des vitres. Dépôt de temps sur la ligne de flottaison des toits. Mille parts de nul. J'inventai des insectes pour donner un nom aux traces que tu laissais dans le linge, il ne sera jamais emporté, ni lavé, ni plié, ni étendu, mais, à tout instant, comme moi, il prend la porte. Un corps, ainsi, brûle ses bruits jusqu'aux accords imparfaits magnifiques. Qui habite cette chambre ne peut parler outre, mais elle dit :

« J'entre et je sors de mes sandales comme la cendre entre et sort du vent. »

Ça, c'est la scène unique, à haute voix, à tous les temps du verbe. Et ils s'enlacent, (est-ce moi ?) ils se parlent bouche à bouche de leurs premières années d'avant l'apprentissage, ils s'enlacent et se forment, serrant la douleur dans les longs cheveux de leur brute mémoire, comme en commun, comme en partage. Nous sommes ici sur une fabrique de pollens, un jardin de morceaux de fleurs crissant sous la table. Je ne vois plus ses lèvres, c'est l'enchevêtrée du roman. Le nu, le dos. Debout, un soulier à la main, elle cogne les ailes des mouches sur les vitres. C'est peut-être l'été, mais la langue est dégantée sous l'afflux des flocons. Note, note, note. On parle longuement à un flanc amoureux, on parle d'une nuit de jeûne, le creux au ventre, l'eau calme et plate dans sa petite épaisseur de nuit.

Je parle, je me mets à parler, c'est que ces mots épars et qui n'avaient pas besoin de bouche se sont posés sur la mienne et la forcent. Maintenant elle s'applique à souiller le calendrier de cœurs et de croix, et par endroits de numéros de téléphone

inscrits verticalement comme additions ou glyphes, c'est le secret du secret.

Je m'applique à m'écrire, avec le moins de bruit, je retiens mon souffle. Je suis plus grand que ma prison, il ne faut pas appuyer sur la feuille ni tousser, il faut éviter de hurler la fin des phrases, de chercher la cadence, de prononcer son nom.

Je m'applique à maintenir cette note continue qui soutiendrait l'artifice des bruits, des voix, des catastrophes du parler. (Mes lèvres sont abouchées à cette soupe de mots qui sont mobiles, dont l'ordre apparent trahit le désarroi, cherchant l'amour on parle d'autres gens.) La ville est arrivée de nuit sur la chambre, autour de la chambre, pour y refermer ses anneaux.

LANQUAND LI JORN SON LONC
EN MAI...

De premier amour en premier amour, on apprenait surtout à connaître un peu mieux les caractères apparents de la végétation. Allongé dans l'herbe, aux confins d'une ville semi-rurale, ou dans l'étourderie pastorale des grandes vacances, on passait chaque fois du grain de la peau à celui de la terre. Et dès que le moindre parfum avait sollicité notre disponibilité, c'en était fini des projets et des utopies : le réel imposait avec volupté son immédiateté. Ici, un filet d'eau, et là, une fourmi volante. N'importe : bientôt le regard était tout entier abîmé dans le vide savoureux d'une fleur ou dans la flexibilité méditative d'une tige.

Le pays des merveilles n'exigeait pour s'ouvrir ni sésame ni potion magique. Et nulle notion n'aurait pu dès lors nous distraire de l'essentiel. On s'enfonçait dans l'épaisseur d'un continent balisé d'effluves de menthe, de romarin et de sauge, jusqu'à y disparaître complètement. Une pigmentation nouvelle restituait notre peau aux couleurs du paysage, dont notre silhouette finissait aussi par épouser les thèmes et les variations.

D'infimes pistes se faufilaient entre les touffes et les fourrés pour nous rappeler la musique d'un âge oublié. Il s'en fallait de peu que l'on se laissât aller à disparaître tout à fait pour toujours.

Pourtant, *in extremis*, on finissait toujours par s'extraire de ce bien-être fatal, et par rejoindre les limites praticables du langage. L'éternité avait duré si peu de temps que l'on n'encourait pas de gros reproches. Tout au plus pouvait-on entendre soudain : « A quoi tu penses ? ». La plus banale des réponses suffisait à donner le change. Et qu'aurait-on pu répondre de plus juste ? Rien qui se puisse formuler, rien qui se puisse saisir vraiment ni admettre tout à fait.

Le monde refluit doucement derrière le bavardage qui reprenait un cours trompeur dans sa modération. La folie n'était ni dans les caresses ni dans les serments insensés, bulles destinées à éclater à un mètre du sol. Elle était inscrite au revers des feuilles, dans le tronc des arbres, sous les bruits les plus infimes, capables d'emplir l'univers entier.

Aujourd'hui, lorsqu'on y pense, on se dit que notre absence devait bien être partagée. Que l'autre se taise, qu'elle accroisse la densité et la distance de son regard, on pouvait s'entendre, soi-même, demander : « A quoi tu penses ? ». Et l'on n'obtenait qu'une réponse évasive, menteuse, venue à la place des justes mots que rien cependant n'autorisait.

Les centiares hantés par les amours premières, dont nous avons oublié l'exacte tonalité, le parfum précis, et que nous accablons de mérites rétrospectifs, ces centiares se sont couverts d'une végétation épaisse, depuis longtemps lavée des formes de nos corps. Ou bien des villes en ont tout à fait désintégré la trace. Mais cela importe peu : l'immensité de chaque instant vécu au ras des végétaux s'est resserrée en graine dense et fertile. Et cette graine attend son heure. Nos premières amours naissaient des effluves montés du sol. Elles nous restituaient à l'univers sans restrictions d'avant, ou d'après, l'existence.

C'est à la nouveauté du monde que nous réveillait le regard de la bien-aimée, et la bien-aimée finissait toujours par se dissoudre dans la nouveauté du monde. L'attente s'élevait dans les airs comme une brume de chaleur. Une attente de rien. Une attente dont on conserverait la saveur entêtante, et qui occuperait l'arrière-plan de nos mots, de nos gestes, de nos regards. Une attente sans fond, du fond de laquelle continuent de monter des échos sans origine.

Ces amours aurorales, il les fallut donc pour donner à notre humanité le sentiment de ne pas valoir une once de cette terre, un fragment de cette couleur, un instant de cette musique, une parcelle de ce silence.

PAYSAGE SENTIMENTAL ET PROTO-SEXUEL

Aujourd'hui qu'elles ont cessé de remonter à la surface à l'occasion de la moindre variation climatique, nous pouvons enfin parler en toute affection de ces amoureuses qui parsemèrent notre route de pétales et d'épines. Yseult auxquelles il manquait toujours le tout petit millième d'intensité ou de densité qui les eût situées à la hauteur des rêves dont nous étions nous-mêmes indignes ; voraces Messaline de sous-préfecture, Guenièvre régnant sur une cour de jeunes fanfarons timorés, elles tissaient dans un paysage tout de musique d'infinies volutes de tendresse et de désir qui étouffaient les mots dans nos gorges nouées. Une cohorte de projets reliait leur univers surnaturel à celui de nos pauvres aptitudes ; et ces deux mondes, maintenus l'enfance durant dans une incompatibilité moqueuse, se voyaient confrontés aux multi-millénaires pulsions unitaires et reproductrices enveloppées d'un brouillard de paroles verbeuses. O douces et cruelles amoureuses, combien dûtes-vous souffrir par nous, qui souffrîmes tant par vous ! Soyez pourtant absoutes, et préparez pour nos filles des fils aimants et dédaigneux, afin que le subtil jeu de la brutalité humaine perpétue ses effluves à travers les bien jolis paysages du monde.

GUIRLANDES

I

Au cœur de l'ombre tant terré, je ne dors plus
Que dans tes neiges, pour que tu m'entendes, ô mieux
Aimée, au moins à contre jour, mes mots parfois
S'amenuisent ; le temps qui m'est donné que l'amour

Le prolonge ! Tu es mon amour depuis tant
D'années, nous avons grandi je le sais dans les
Mêmes jardins obscurs, voici des ans, voici
Toujours que ton sourire éblouissant prolonge

La même rose ; écoute tout de même, écoute,
Quoi qu'il arrive, je dis chance ô ma martelée,
Je respire ton âme à l'odeur des lilas.

Si un jour m'aimer n'est plus assez, parler ne
Suffit plus, qu'importe ! pourriront les lilas !
Que l'éloge jamais ne finisse, de toi

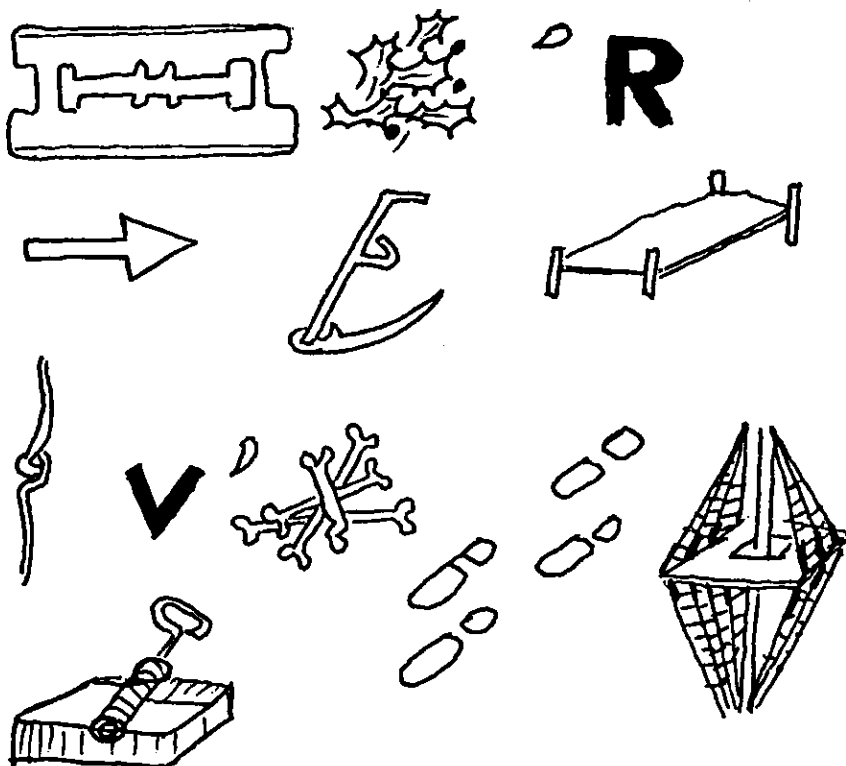
Ici.

II

D'enfin mon amour d'à mourir le soir
D'enfin mourir, bleissant le malheur
Comme un lac ravagé, t'aimant moi-même,

Une mort dérobée non loin. Mais nous
 Deux peu à peu dans la combe du temps :
 J'entends ton cœur, le tremblement, toi dans
 Le cœur incarnât du soir, donne-moi
 Force et cœur de croire, — seuls accordés
 A l'enfantine paix heureuse, et les
 Fleurs de l'espoir enguirlandent tes tempes.

ROSSI. ELUARD. NERUDA. CADOU. CHAR. BONNEFOY.
 MALLARME. MASSON. MALRIEU. DELUY. VARGAFTIG.
 ARAGON. FRENAUD. LARTIGUE. ROUBAUD. REGNAUT.
 HOLDERLIN. APOLLINAIRE.



QUELQUES APHORISMES AMOUREUX
DE MARCEL BENABOU

Un temps pour l'amour, un temps pour l'angoisse, un temps pour l'amour de l'angoisse.
Il est plus aisé de supporter la volupté que l'amour.
Mieux vaut volupté avec haine qu'amour avec oubli.
Mieux vaut amour sans liberté qu'oubli sans plaisir.
Un peu de silence éloigne de l'amour, beaucoup en rapproche.
Le chemin qui va vers la perfection passe par l'amour.
La seule passion, c'est la mémoire.
Ni le bonheur, ni l'angoisse ne nous manquent, mais l'amour.
La mort délivre de l'angoisse, mais qui nous délivrera de l'amour.
On n'évite l'amour que pour tomber dans la haine.
Il y a de la mesure dans la haine, mais jamais dans l'amour.
Il n'y a pas de liberté où il n'y a pas d'amour.
Derrière la guerre, il n'y a souvent que l'amour.
L'amour est à la mort ce que l'ignorance est à l'angoisse.
Rien ne plaît tant à l'amour que le corps.
On renonce plus aisément à l'amour qu'à la volupté.
Ce qui vient par la raison s'en va par l'amour.
A quoi bon le temps devant l'amour.
L'amour est le mystère à moins qu'il ne soit la perfection.
L'amour est la continuation de l'enfance par d'autres moyens.
La haine de l'amour n'est autre que l'amour de la haine.
Quand la mesure nous quitte, c'est que l'amour n'est pas loin.

SAPHO EST SON NOM

1/

à l'envers du sang

*lors de ces promenades avec
tout à l'entour des plaines
où des palais dominés par des
monts et les parfums qui vont
avec le souffle*

le poème dans son unité

*la grammaire tordue sur des
pierres brisées la grammaire
écrasée le vers serré le vers
clapier qui borne sa misère à
la misère réalisée*

et de plus adroits quémandeurs

2/

*roses
safran*

*ou violettes
comme le lotus de la fin*

dans la dense rumeur du désir

*il est minuit qui tisse les mensonges
et je suis couchée seul*

3/

*usure de la haine toucher le ciel serait assez
je n'y songerais pas de mes deux bras*

*semblable à elles
semblables à elle*

4/

ton miroir

*quand tu es là
d'une caresse
ton visage*

sur la mer

*saumure et dans sa poitrine le délicat cerfeuil
la fleur du mélilot*

5/

laide

noire

et toute petite

j'en ai connues

*de si grands airs
belle dans son genre
pour une bague qui gémit
le corps autour
l'angoisse rapportée*

j'en ai gardé le souvenir

autour du corps

quatre murs dans une chambre

qui se laisse glisser

6/

quand tu es là près de moi

profondément caressée

personne de toi

nouvelle

un jour étendu

bouche déposée sur l'une des rives

7/

et mon corps

et moi qui t'aimais depuis si longtemps

je t'aimais à mes yeux

sur l'une des rives

8/

quand tu es devant moi que je te regarde
 que tu n'es pas indigne
 de toute cette veille au bord
séparée du sommeil par l'aube qui vient
quand je te désire

est-ce déjà trop bref pour tes paupières ?

9/

miroir d'une caresse ton visage
profondément près de moi

10/

j'ai vu des fleurs cueillies
 d'une enfant joyeuse
 au corps tendre
 à la voix doucement plus blanche
 que le lait
 plus souple

que l'eau
plus fière que les roses

et tu portais ma poitrine

11/

tu me brûles
ma poitrine
gagne
toute
peau.

Enfançonnette !
Si vos yeux sont las d'être larges
Si vous êtes d'accord pour le nom de « frérot »
Moi l'œil bleu je jure
De tenir bien haut la fleur de votre vie.
Car je suis pareil tombé d'une nuée
On m'a fait beaucoup de mal
Pour ce que je ne suis point tel
Toujours insociable
Jamais aimable
Veux-tu nous serons frère et sœur
Ne sommes-nous pas sur une terre libre des hommes libres ?
Nous faisons nous-mêmes les lois, les lois il ne faut les craindre
Et nous modelons l'argile des actes
Je sais vous êtes belle fleur du bleu
Et il m'est doux et soudain
Lorsque vous parlez de Sotchi
Et que votre œil tendre s'élargit
Moi qui longtemps ai de bien des choses douté
Soudain je crois pour toujours :
Ce qui est tracé là-bas
Un bûcheron en vain tenterait de l'abattre !
Nous éviterons bien des mots inutiles
Je vous servirai simplement la messe
Comme un prêtre velu à longue crinière
Borai les ruisseaux bleus de la pureté
Et des noms effroyables nous n'aurons pas peur.

13 septembre 1921

(Traduit du russe par Léon Robel)

A TOUS ET A TOUT !

Non !
Ce n'est pas vrai.
Non !
Même toi ?
Mon amour,
dis, pourquoi,
mais pourquoi donc ?
Et à quoi bon l'art et les gens ?
D'accord,
j'accourais chaque jour,
j'apportais même des fleurs,
mais je n'ai jamais volé les cuillers en argent !

Blanc
et chancelant j'ai dévalé du quatrième étage.
A l'air mes joues ont pris feu.
Dans la rue glapissante et gloussante le vent faisait rage.
Les becs de gaz jouisseurs s'embrochaient deux à deux.

Par dessus la capitale qui s'étourdit sans remords,
mon front,
par moi haut porté,
— front d'antiques icônes —
austère.
Sur ton corps, — comme sur son lit de mort,

mon cœur
a fait vœu
de se taire.

Non, tes mains n'ont pas trempé dans un meurtre hideux.
Ces mots seuls
qui me parlaient de lui :
« Dans le lit moelleux
nous étions tous les deux,
des fruits,
du vin sur la paume de la table de nuit. »

Amour !
Pure écume
de mon cerveau fou !
De cette comédie stupide arrêtez-donc la marche !
Regardez
Moi le très grand Don Quichotte
Mon armure de carton, je l'arrache
Je m'en fous !

Rappelez-vous :
sous le poids de la croix
le Christ
un instant
ploya le genou.
Mille cris s'entrechoquaient
« Chiqué !
Chi-i-iqué-é ! »

C'est ça !
Tout être
qui
implore le repos,
qu'on lui crache à la face le jour de son printemps !
Pour vous, volontaires sans espoir, cohorte des héros —
Pas de pitié ! L'homme vous attend !

Assez !

A présent —

**Et je le jure par toute ma force de païen ! —
donnez m'en une,
n'importe laquelle,
qu'elle soit belle,
jeune et pucelle,
je ne gaspillerai pas mon âme à rien,
je la violerai
et en plein cœur lui cracherai
que je me moque d'elle !**

Œil pour œil !

**Faire lever la graine de vengeance : ma force, c'est ça !
Qu'on trompète dans chaque oreille :
la terre toute entière
est un forçat
avec son crâne à moitié rasé par le soleil !**

Œil pour œil !

**Vous me tuerez,
m'enterrerez,
je me déterrerais !
D'abord mes dents aiguïseront leurs couteaux sur le roc !
Je me cacherai comme un chien sous les lits des chambrées.
Furibond,
je bondirai
et je planterai mes crocs
dans les mollets qui sentent la sueur et le marché.**

En pleine nuit : debout !

J'ai

appelé !

**Moi, énorme buffle blanc qui surplombe la terre :
Meuh-euheuh !**

Le cou meurtri sous le joug n'est qu'une longue plaie,
et sur la plaie : les mouches en meutes !

En renne serai changé,
aux fils télégraphiques
j'embrouillerai les branches de ma ramure,
les yeux tout injectés de sang.

Défi
de bête traquée : le monde pliera sous ma patte dure !

L'homme n'en réchappera pas !
Sur les dalles il s'allonge,
à demander l'aumone il se résigne !
Je barbouillerai les saintes images
et sur la face de Dieu, on verra
la trogne de Stenka Razine.

Soleil ! Rengaine tes rayons !
Vous, fleuves, tarissez ! Qu'il crève de soif ! Qu'il s'éteigne !
Que mes disciples naissent par millions
et viennent sur les places claironner l'anathème !

Mais attendez
qu'enfin
des siècles sur l'arche se hisse
leur dernier jour tremblant,
dans l'âme noire des meurtriers et des anarchistes
je m'allumerai alors en un spectre sanglant.

Le jour se lève.
La bouche du ciel s'ouvre, béante.
La nuit
est bue, à petits traits vidée
Des vitres vient l'aube.
Des vitres la chaleur monte.
Des vitres un soleil épais inonde la ville somnolente.

Toi, vengeance sacrée !

Par dessus la poussière des rues
à nouveau
de l'escalier des vers montre-moi l'ascension !
Mon cœur plein à craquer,
je le déverserai
dans ma confession !

Gens du futur !
Qui êtes-vous ?
Que de vers j'ai
pour vous taillés, voyez-vous
tout me blesse, me brime.
C'est à vous que je lègue le verger
de mon âme sublime.

1916

(Traduit du russe par Eve Malleret)

QUELQUES MOTS SUR MA FEMME

Par la plage lointaine de mers inouïes
va la lune
la lune, ma femme.
Ma maîtresse à rousse chevelure.
Derrière la calèche
la foule des constellations étale, criarde, ses bariolures.
Elle est couronnée par un garage-auto,
embrassée par les kiosques à journaux,
et la voie lactée de sa traîne, un page l'enjolive
de ses clins d'yeux, — clinquantes paillettes.
Et moi ?
La palanche de tes sourcils a bien tiré du puits de l'œil
pour moi, incandescents, des seaux glacés.
Dans les soiries des lacs tu glissais n'est-ce pas
comme violon d'ambre tes hanches chantaient ?
Dans les contrées où les toits vous menacent,
pas question de lancer l'hameçon.
Dans les boulevards je me noie, nimbé de la nostalgie des sables
car elle est bien ta fille
ma chanson
et son bas ajouré
devant les bars !

(Traduit du russe par Eve Malleret)

SALADE MYTHOLOGIQUE

Pénélope Enée de vous asseoir que je vous Archante Ulysse-troie :

Nous Phéniciens de Déjanire, il n'était pas Tartare, mais encore était Titan que cela Phoenix.

Je m'étais Borée d'Homère Encelade et je sentais l'Eros se re-Bellerophon de mon estomac, peu s'en Phallus que je n'Eurotas et que je Médée Gorgias.

Je prends mon Styx à Pomone d'Ajax et je Melpomène aux Champs-Élysées. Etant très Protée Polyphème, je vais rendre visite Amathante.

Arrivés à sa Cambyse, je frappe à Saturne. Atrée, fit-elle !

J'arrive fort Atropos : elle avait mis sa Jupiter et à Léthé Anchise Persée en train d'Uranie.

Je ne sais comment elle Cypris, mais après un Paphos sur Dédale Numides elle fit le grand Icare, et je lui Vulcain. Il n'était pas Aphrodite mais Pollux, Apollon, à Semelé, pas Pharsale : je crois qu'elle Circé poils afins qu'ils Narcisse.

Ravi de la voir Cybèle, je tombe à ses Junon, je l'Euterpe à bras le corps, et je la porte sur la Pallas d'Ulysse. J'Issus Lycaon Hélène Enée, l'Abydos de son Phyrion, cela Minerve et je Tityre mon Dardanus qui Satyre d'une Bellone ; pour qu'il s'Eurydice il n'était pas besoin qu'elle Léda.

En le voyant elle s'exclama : « Dieu, qu'il Erèbe ! » Phédon dit-elle, et comme je m'y prenais trop bas elle ajoute : « Actéon, plus haut, Laomédon. » Cytho qu'elle Laocoon, voilà Castor et qu'elle en Rhadamante.

J'Amphion, j'en fis Zeus, j'Amphitrite, j'en Tircis, c'est Beaucis, mais je ne peux Alexis car Télémaque. Jamais je n'Erato l'Echo. Faut Cassandre au Calchas. Pourtant l'Atrée n'était point Thésée, bien que tout le Mont Hymette.

Que Cérés si j'avais Proserpine, Ménélas, Junon Neptune.

Ah ! fait-elle, tu Minerve d'Eutrope,...., si c'Atlas moi ça Morphée !

Elle me Prométhée de Pompée ma Pythagore, et de me la s'Cholé jusqu'à ce que Janus l'Ovide. Au plus fort de l'Ixion, je ne sais si elle Vesta ou si elle fit un Pégase : cela ne sentait pas l'Osiris, mais Pluton le Chloris Dryades Damnos Eaque. Je Lydie : Ah ! Ah ! nous Jason du Sphynx-ter, tu n'es guère Polyphème ; faudra-t-il Ganymède un Python dans la ligne médiane d'Ephèse ?

Je retire mon Europolis de peur que son Péluse, elle me supplie : « Oreste, est-ce que je Thessalie ? On ne verra Caprée. » Elle Saturne, Pan, je l'Hercule Troie fois sans qu'elle m'en Priape, et sans que Jupiter d'elle. Fallait-il que Janus dans mes Deucalion !

Hecate jour après, je Psyché d'Elam de rasoir : que Phaéton en pareil cas ? On Centaure Lapithes de Harpyies et l'on prend des Ajax Ion. Tout cela n'est pas dé-Sisyphé et ne me servit Ariane. Ce n'est qu'après Simois et un Andromède au Mercure que je suis par Vénus à guérir Lapithes. Fallait-il qu'on me la Cupidon ? Agamemnon !

ENVOI

Passant : Silène te demande, Némésis Ithaque de Corinthe Calchas ou Callypige la Eole.

(L'origine de ce texte demeure inconnue. Le début du siècle, la faculté de médecine?... Toute précision serait la bienvenue. Merci, Y.B.)

Théophile de VIAU

(1590-1626)

Phylis, tout est f..., je meurs de la vérole ;
Elle exerce sur moi sa dernière rigueur :
Mon v.. baisse la tête et n'a point de vigueur ;
Un ulcère puant a gâté ma parole.

J'ai sué trente jours, j'ai vomi de la colle ;
Jamais de si grands maux n'eurent tant de longueur ;
L'esprit le plus constant fût mort à ma langueur,
Et mon affliction n'a rien qui la console.

Mes amis plus secrets ne m'osent approcher ;
Moi-même en cet état, je ne m'ose toucher.
Phylis, le mal me vient de vous avoir f...

Mon Dieu ! je me repens d'avoir si mal vécu,
Et si votre courroux à ce coup ne me tue,
Je fais vœu désormais de ne f... qu'en c...

● 1622 - *Le Parnasse des Poètes Satyriques.*

Ce sonnet a été l'une des plus lourdes pièces à conviction lors du procès de Théophile, en 1624, car le dernier tercet réunissait les deux accusations majeures portées contre les libertins : perversion sexuelle et sacrilège.

L'autre jour je songeai, Adorable Glicère,
Qu'entre les bons esprits vous me vîntes choisir
Pour décrire en mes vers avec plus de loisir
Votre rare beauté dont je ne puis me taire.

Je me mis en humeur afin de satisfaire
Le mieux que je pourrais à votre ardent désir,
Et commençai d'écrire avec tant de plaisir
Que je croyais pour vous tout penser et tout faire.

Mais je fus éveillé traçant les premiers traits
Alors que pour montrer à nu tous vos attraits
De long, ce me semblait, vous étiez étendue.

Ce songe à mon réveil ne fut pas du tout vain
Car je trouvai la plume encore dans ma main
Et sentis dans mes draps mon encre répandue.

● 1626 - *Recueil des plus beaux vers de Messieurs...*

Au sein du recueil malherbien, la section réservée à Bois-Robert aide à comprendre la hiérarchie des genres poétiques au XVII^e : Deux poèmes religieux précèdent des remerciements d'abord à des altesses royales puis à des grands ; suivent des sonnets variés, puis des chansons, des vers de ballets, des pièces diverses, et le recueil se termine par le badinage évidemment sans conséquence publié ci-dessus.

LE PETIT

(exécuté à 24 ans)

Courtisanes d'honneur, putains spirituelles,
De qui tous les péchés sont des péchés d'esprit,
Qui n'avez du plaisir qu'en couchant par écrit,
Et qui n'aimez les lits qu'à cause des ruelles ;

Vous chez qui la nature a des fleurs éternelles,
Précieuses du temps, mes chères sœurs en Christ,
Puisque l'occasion si justement vous rit,
Venez dans ce bordel vous divertir mes belles.

Si l'esprit a son vit aussi bien que le corps,
Votre âme y sentira des traits et des transports
A faire décharger la femme la plus froide ;

Et si le corps enfin est par l'amour fléchi,
Ce livre en long roulé, bien égal et bien roide,
Vaudra bien un godemichi.

● 1622 - *Le borde des Muses. Sonnet dédié aux Précieuses.*

A une époque où le libertinage ne pouvait plus survivre que caché, Claude Le Petit a osé publier Le bordel des muses sous le nom symbolique de Théophile le jeune. Il fut condamné au feu en même temps que son livre dont six poèmes seulement sont parvenus jusqu'à nous.

LES BAISERS

Dieux ! que ta bouche est parfumée !
Donne-moi donc vite un baiser.
Encore un, ô ma bien-aimée :
De quel feu dévorant je me sens embraser !
Prends ! Sois heureux, en voici vingt, Bathile,
En voilà trente, en voilà cent en sus ;
Est-ce assez ? — Non — Je t'en donne encor mille,
Es-tu content ? — Las ! Je brûle encor plus !
— Et combien donc ingrat, pour apaiser ta flamme,
Te faut-il aujourd'hui de baiser amoureux !
— Autant, répondis-je, ô mon âme !
Que septembre mûrit sur les coteaux pierreux
De Pomar ou d'Arbois, de raisins savoureux ;
Autant qu'on voit d'épis jaunissants sur la plaine,
Que de grains entassés dans le sable des mers ;
Autant qu'on voit briller dans une nuit sereine
D'étoiles, de soleils et de mondes divers,
Quand tu m'en donnerais dès la naissante aurore,
Qu'en tu m'en donnerais jusqu'au déclin du jour,
Plus altéré le soir, le soir mourant d'amour,
Je t'en demanderais encore.

LE PLAISIR D'INSTRUIRE

Autrefois la charmante Hortense,
Dont mille amants formaient la cour,
Par une heureuse préférence,
Me donna des leçons d'amour.

Par elle j'appris l'art de plaire,
Ces transports, ces empressements,
Ces petits soins, la grande affaire
Et le grand savoir des amants.

Elle m'avait instruit à peine
De ces doux mystères d'amour,
Qu'aussitôt à la jeune Ismène
J'en fis des leçons à mon tour.

Mais en instruisant, comme on aime,
Que j'aimais à voir ses progrès !
Le plaisir d'apprendre moi-même
Avait eu pour moi moins d'attraits.

Ismène eut toute ma tendresse,
Et mon élève à mes regards
Fut plus chère que ma maîtresse,
C'en est ainsi dans tous les arts.

MADRIGAL

Huit jours sans vous voir ! Et je vis !
Certes le prodige est étrange,
J'en conviens ; mais à mon avis,
Voici comment ce prodige s'arrange.
Vivre loin du seul bien dont mon cœur soit jaloux,
Aux plus mortels ennuis ce sentiment me livre ;
Mais c'est toujours penser à vous,
Et penser à vous me fait vivre.

EPITAPHE

(De deux amants qui se sont tués à Saint-Etienne-en-Foréz au
mois de juin 1770)

Ci-gisent deux amants : l'un pour l'autre ils vécurent,
L'un pour l'autre ils sont morts : et les lois en murmurent.
La simple piété n'y trouve qu'un forfait ;
Le sentiment admire, et la raison se tait.

LE CHEVALIER DE PARNY

REFLEXION AMOUREUSE

Je vais la voir, la presser dans mes bras.
Mon cœur ému palpite avec vitesse,
Des voluptés je sens déjà l'ivresse,
Et le désir précipite mes pas.
Sachons pourtant, près de celle que j'aime,
Donner un frein aux transports du désir,
Sa folle ardeur abrège le plaisir.
Et trop d'amour peut nuire à l'amour même.

REGRETS D'UN AMANT

O jours heureux où l'amant animé,
Plein de désir en sa verte jeunesse,
N'aime, ne voit, n'entend que sa maîtresse !
D'un feu brûlant son sang est allumé ;
Dans son sommeil, il jouit, il dévore,
Les doux appats dont il est enflammé,
A son réveil, il en jouit encore ;
Son œil pétille, il est impatient ;
Dans l'avenir, inquiet, il s'élance ;
Il ne connaît ni passé, ni présent,
Toute sa vie est une jouissance,
Et son bonheur s'accroît de son tourment.

O doux transports ! félicité suprême,
Plaisir des Dieux ! Qu'êtes-vous devenus ?
Comme un éclair vous avez disparu.
L'amour heureux se détruit de lui-même ;
J'ai perdu tout quand j'ai tout obtenu.

SONNETS EROTIQUES

TUTTO FA DA PIANZER, FUORCHE L'ANDAR IN MONA

*Tutto me fa da pianzer a sto mondo;
Me fa da pianzer quelli che va in mar,
Che per voler dell'oro accumular,
I rischia dell'Oceano andar nel fondo.*

*Me fa da pianzer quel cervello tondo,
Che se va in t'un Convento a retirar;
Pianzo per quei, che trema de peccar
Per paura d'andar zo nel profondo.*

*Pianzo a veder quei tanti magistrati,
E quei, che poria in testa la corono,
Ch'i fa'na vita da deventar mati.*

*Pianzi in summa de qualsesia persona,
Dei Precipi, Ministri, e Letterati,
E rido solo, quando son in mona.*

TOUT FAIT PLEURER, HORMIS D'ALLER EN CON

Tout me fait pleurer, pleurer en ce monde ;
Me fait pleurer qui veut accumuler
De l'or et sur la mer de s'en aller,
Au risque de finir au fond de l'onde.

Me fait pleurer cette cervelle ronde
Qui dans un couvent va se retrancher ;
Je pleure pour qui tremble de pécher
De peur de choir dans la flamme profonde.

Je pleure de voir tous ces magistrats,
Et ces chefs couronnés de tous Etats,
Vivre une vie à perdre la raison.

Je pleure en vérité sur tous les êtres,
Qu'ils soient Princes, Ministres, Gens de Lettres,
Et je ne ris que quand je suis en con.

CONSEILS POUR BIEN BAISER

Sens comme il bande, Ame chérie, et sens
Comme il pénètre au creux de ta cartouche,
Vite, donne-moi ta langue en ma bouche,
Sur tes baisers ne lésine pas tant.

De grâce ! prends-le tout, serre, en avant !
Avec d'autres, je sais, si peu farouche,
Ne fais pas avec moi tant la nitouche,
A la donner toute et reprendre, apprends.

Hausse le cul, mon bien, et bond sur bond,
Mon trésor, fais ta folle en long et large,
Serre avec tes bras, si tu es un cœur.

Oui, chérie, oui, j'y suis, ô Dieu, je meurs,
Tes nichons, et ton cul, donne, et ton con,
Pousse, et jouis, mon bien, ô Dieu, je décharge !

PLAISIR DE DECHARGER EN BOUCHE

De diverses façons j'ai essayé
De jouir d'une femme à ventre-crevée :
Sur ma panse tantôt je l'ai rivée
Et tantôt j'ai sur elle appareillé ;

Dans son cul quelquefois je suis entré
Et ç'a été un repas d'Elysée,
Tantôt, comme on fait dans telle contrée,
Ses jambes à mon cou moi j'ai baisé ;

Vêtue et sur le lit, debout et nue,
En levrette j'ai mis dans sa cornue,
En nichons j'ai donné jusqu'à plein soûl ;

Mais le plaisir entre tous qui me touche,
Et baiser est moins pour moi de beaucoup,
C'est quand elle me prend la queue en bouche.

SUR L'EMPRISONNEMENT DU NOBLE MARCELLO

Quand je pense à ce pauvre Marcello
Qui est là, comme un chien, dans un cachot,
La peur, la peur fait que sur moi je chie
En m'imaginant que je suis en lui.

On ne voit venir, dès que le jour luit,
Qu'un prévôt apportant le manger cuit,
Et le jour tombe, au fond de ce caveau
On ne voit revenir que ce prévôt.

Là point de lumière et jamais de feu,
Si longue soit la nuit, si vaste bloc,
Et les souris ont la ronde mauvaise.

On n'entend que pas saccadés et chocs,
Mais le plus inhumain, le plus affreux,
C'est que là jamais, jamais on ne baise.

IL FAUT UNE FEMME ENCEINTE, QUAND ON NE BANDE PLUS

Selon qui parle, il faut qu'on se procure,
Quand de bander il n'y a plus moyen,
Une ventouse, un souriceau, ou bien
Un manche en bois, pour aider la nature.

Qui veut encore entrer en sinécure,
Bien que sa queue ait perdu tout maintien,
Je veux lui suggérer un secret mien
Qui me paraît nature il n'est plus pure.

Et c'est de s'offrir ce plaisir extrême
Avec une accouchée, au moment même
Où elle va expulser son marmot ;

L'espoir alors, c'est que ce petit gars
A ce même moment sorte son bras
Et qu'il vous tire à l'intérieur l'oiseau.

LA QUEUE AGONISANTE

Adieu, cons, adieu, culs, les deux mets fins
Les plus précieux au monde ! il faut aux couilles
Faire aujourd'hui place entre les dépouilles,
Père étant mort, père de tous les saints.

Je me suis fait donner par une main
Belle et sans gant deux grandes tripatouilles,
Mais rien à faire, et m'a laissé bredouille
L'odeur du con, l'effluve sacro-saint.

Croyant pouvoir le raviver, dès lors
Qu'il n'était pas tout à fait mort encore,
Je lui ai offert un cul à sentir ;

Loin même ainsi de se reprendre au jeu,
En expirant il n'a rien pu que dire :
« Adieu, cons, adieu, culs, adieu, adieu ! »

SUR LA MORT DE L'AUTEUR

Baffo est mort ! est mort le grand poète
Qui tant de fois a nommé Queue et Con
Et tous lisaient avec délectation
Sa poésie écrite à la franquette.

Baffo est mort, et ses papiers, Pluton
S'essuie le cul avec, Pluton en fête,
Gai comme un fou, de voir la marque faite
A son palais par l'homme qui, dit-on,

Passe outre à tout. Pour le roi de l'Averne,
Ce sont honneurs sans délai qu'il décerne
A ses papiers d'éternelle verdure.

Ils n'étaient en rien, eux, de l'Hélicon,
Lui si : il le restera à demeure,
Grand poète, oui, de la Queue et du Con.

Texte français : Maurice Regnaut

Giorgio Baffo, poète vénitien. 1694-1768

SONNET 24

Non punse, arse o lego, stral, fiamma o laccio
d'Amor giamai si duro e freddo e scioto
cor, quanto 'l mio, ferito, acceso e'n volto
misero pur ne l'amoroso impaccio.

Saldo e gelido più che marmo e ghiaccio,
libero e franco i non temeua stolto,
piaga, incendio o ritegno : e pur m'a colto
l'ar co, e l'esca e la rete in ch'io mai giaccio.

E trafitto, distrutto e prso in modo
son, ch'altro cor non apre, avampa o cinge
dardo, face o catena hoggi si forte.

Ne fia, credo, ch'il sangue, il foco, il nodo
che'l fianco allaga e mi consuma e stringe
stagni, spenga o rallente altri che morte.

« *Rime di Domenico Veniero* », Bergamo, 1751.

SONNET

Oncques traict, flamme ou lacqs d'amoureuse fallace
 N'a poingt, bruslé, lié, si dur, froid, détaché
 Cœur, comme estoit le mien blessé, ars, attaché
 Misérable qui est en si pénible chasse.

Ferme et gellé trop plus que le marbre et la glace,
 Libre et franc je n'avois crainte d'estre empesché
 De playe, feu, prison, mais vivement touché
 M'a l'arc, m'a le brasier, m'a la retz qui me fasche.

Transfix, desfait je suis, et tellement estraint
 Qu'aulture cœur que le mien n'ouvre, n'enflambe ou ceint
 Dard, brandon ne lien de rigueur plus extreme ;

Et ne peult advenir que le nœu, feu et sang
 Qui m'estrainct, me consome et m'abreuve le flanc,
 Deslie, estraigne, estanche autre que la mort mesme.

Ce sonnet de Jodelle est la traduction de celui de Veniero. Veniero et Jodelle sont des contemporains. Le sonnet de Veniero semble avoir connu un fort retentissement, dès sa diffusion — il a été écrit peu avant 1550. Il en existe de nombreuses traductions d'époque.

TANGO EGYPTIEN

air rance de Louksor
entre les haies de papyrus
ensoleillée
 elle dore son torse turgide
ta changeante moire miroite
 ville orchidées
et un parfum noir
 me plonge
 en ta mielleuse langueur
 soie rose
 en ta mollesse
m'éblouissant
 de la luxuriance du jardin
 où la palme
 tamise
tes feux
 superbe est ta peau satinée
 sous le brocard
sieste lascive oasis je vais
tel un cobra
quêtant l'évidence de ton odeur
entre tes cuisses dardé
 nard
forcer ta porte défendue
 m'enivre

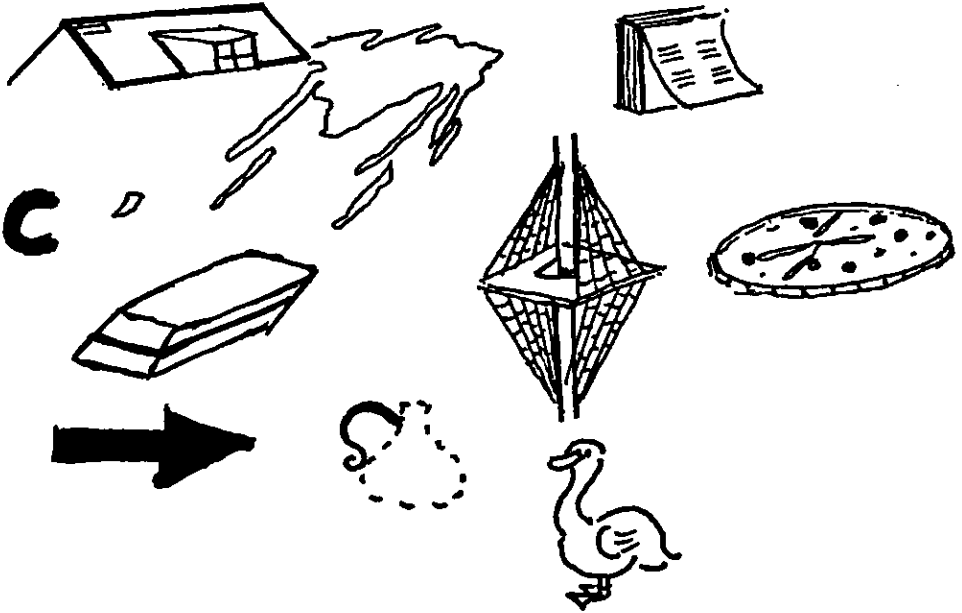
j'imprime

ta bouffée

ta boue

feinte

(Traduit de l'espagnol par Danièle Robert et Christian Tarning)



La chandelle toute nue
Brûlait dans notre petite alcôve.
Moi, près de toi
Je m'éveillais au jeu de tes lèvres.



J'enfouissais dans tes cheveux ma tête
Je me reposais sur les hauteurs de tes seins
Pour devenir, dans mes secondes les plus nues
Ton miroir le plus intime.
La fièvre dorée de tes yeux
Me disait le rythme accru de ton sang.
Le cœur exalté du monde palpitait en toi.
Le désir millénaire de t'aimer
Se cachait en moi.
Dans chacun de tes baisers
Je goûtais la saveur de mon amour
Et j'y apaisais ma soif.



En cette nuit noire hivernale
Le feu de tes bras nouait sur mon dos
La chaleur du jour.
Ta main fut le soleil du printemps
Sur la froideur de mon dos
Et je perdais conscience.



Le long de la nuit tes doigts si doux
Plus agiles que la brise
Avaient tissé autour de moi
La plus fine soie de caresses.
Ton âme circulait en mon corps
Des mèches de mes cheveux
Aux racines de mon cœur.
J'étais chandelle renversée de l'aube
Je m'écoulais en toi
Je fondais.



O câline lointaine
Maintenant que nous voici posés
Sur les deux rives du monde
Pourrai-je te revoir en rêve
Ou dans l'aube claire d'un éveil
Pourrai-je me reposer comme une ombre
Auprès de toi
Pourrai-je encore murmurer
Dans les instants les plus éblouissants de l'unisson
Ton cher nom à tes oreilles.
O comme j'aurais voulu
En cette nuit-là
Qui s'enfuit avec toi
Mourir du parfum de tes cheveux
O comme j'aurais désiré
En cette nuit-là
Me jeter de tes bras
Dans l'univers sans rivages.

(Traduit du persan par l'auteur)

DEUX POEMES PIERRE JEAN JOUVE
ET UN POEME D'AMOUR

tintement de l'objet désir
miroitant du perdu

il fait beau il fait beau sur le manque
le paysage mort de.

Pierre tu m'as laissée dans la pierre
(l'enfer est nu de douleur)

ta main m'a tout appris ta main est un désert
ton souffle a tout conduit

il fait beau il fait beau sur la honte

jour d'été

quel tendre brouillard tremble
autour du fleuve temps

tant de soie déchirée
embue la soie du cœur

un sourire mort au bout des doigts
tu sens la perte avec les mains
grand jour
ce vide en toi comme un enfant

quel tendre brouillard tremble
autour du fleuve temps

ce monde est ce monde

fais-moi saigner aux ciseaux de ta bouche
je cherche à boire l'enfance de qui la porterait
sous les paupières
je veux le long déchirement
de l'image brillante dans le sans-tain
le violent cri muet
du visage quand il comprend
le rasoir avec le sens de la lumière :
c'est d'une
seule fois

ECAILLES

(Extraits)

l'arbre se prend
les doigts dans un écho

au fil du lavoir
ma mémoire caduque
comme des ronds dans l'eau

toi
peut-être nous

des soleils ont brouillé
de pleurs indigo

la ligne magnétique
de mes habitudes

à d'autre la ressemblance
du dire

mon rêve d'écrire blanc
l'image spéculaire

tu te perds dans mon rire

d'être moi
ce qu'ils imaginent

la mandragore et l'envie
l'une de l'autre
l'espace dissident
jusqu'au désir des mots
d'encres
et de poissons
je fais
dans ma tête
des longs voyages
qui ne seront jamais
comme des ronds dans toi

.....

mon amour
je t'aime
dans les éclats
noirs de ma conscience

.....

le meurtre dans l'étuve
le premier
qui te fit blanc
à perte de sang
rouge et blanc
l'enfant
nous sortirons à genoux
des grottes historiques
et nous prendrons le rire
à la gorge de l'autre
les chèvrefeuilles hurlent
à la dune

.....

j'élargirai
le sens des répétitions
l'onagre
secret
de tes métamorphoses
buis
des semaines
saintes
quand nous sommes
ignorants
des schistes et du nombre

.....

la croisée des arbres nus sous le dedans des mots devient
notre coque
et la fusion des grains sous la pierre la valeur des notes
sous la silice et les quartz la nuit plus large que l'abeille

POEME

La rade s'anime de fanions par milliers. Normandes de Renoir, Romaines, Milanaises... Safaris de merles dans les ifs. La naine emmène les dromadaires d'Amar derrière le Dome.

La messe de Samedi draine des smalas de femmes de la mer noire.

Sel rose — mordille l'ail, les melons, les serres !

La mariée assise aide à l'amarena.

Air frêle.

Faisselle des mois de Mai.

De Rome en morse : « O ma maman, rien ne... » Mais l'aérodrome « Allo... »

Loin des néons, loin des soleils filasses, aimer à se déraïdir dans l'édredon de soirs d'alors : Diane, l'œil idoïne, à l'œillade, dolines, les reins de Flore.

Desnos en aéronef dessine l'oreille de Mademoiselle de Mérode.

Derrière les néfliers émondés affriolée elle referme son roman. « Do, mi, sol, la ». Lionne ailée rien ne l'effraie. Elle froisse des frelons dans sa main, solfie, renie les rois, mène des damnés en enfer mais les soirs de fredaine s'offre à des drôles sans foi ni loi.

Sors de nos drames fades, les fiefs de la morale. Dresse des noms saisonniers dans le noir.

Falaise fermée, dolmen enlisé dans la fosse, finis les selfs, le nord sénile, la Marne, ses in-folios, ses dossiers d'émeri ! Aime à la folie dire le sommeil essoré dans le foin, l'air salin, les selleries — frissons de limonade, flammes d'ortie — là, les allées d'alfénides, là, le dolman élimé de la mer.

Sillon d'armoire, salière, aisselle, o l'onde émise, le drôle de mal de mer ! Sarrazine en sandales d'Asie, donne le rose, donne le noir d'errer non amer sans adresse, sans larme. Son rire de ferme en ferme démolie !

Derrière la frise des marronniers la sirène de Marmara marmonne à l'oreille de l'amiral Nemo ses desseins. Mais moi ? Rien ! Mes lais, mes dominos, mes sérénades de serin...

De millions d'années le soleil darde les anses
Des essaims !
Des essaims de Marseille à Formose !
Filons de mimosas.

Oréade effarée, elle me sidère.
Alors l'arôme frais de soir déferle dans San Remo.

R M ale damaroi D
Diorama de la mer.

SCENES UNE A ONZE

La plante de <i>toi</i>	de l'œil
changent de repères	les allures cilés ou fermés
<hr/>	
Visage de <i>toi</i>	la poitrine savante
la trame reperd	reprend sa trans parence bleu
des espaces	le grand blanc
inégal au rêve	croisé,
à notre endroit	appelle l'ornement
trente et un	brûlants
<hr/>	
Et c'est ce	même repli
que je prends	quand je pense ;
sombre heure	heure sombre
de plumage lucide d'	insolite valeur
Je ne vaux quand	je pense ou
le beau souper achevé	d'intuition
le pinceau	coloré coloré
comme je	l'aimais
son cou une vie	à son cou bouclée
<hr/>	
Le chant de <i>toi</i>	fertile fronde
ou torrent	l'injure de mes

contrées diverses en paroles
leurs teints
distingue la voix
la voix de *toi*

en pente douce
que j'aime

différent. Je dis

je l'aime selon
l'arène son cœur
les offrandes grandes
de main en main
à pleines sa voix

Le chant de *toi*
tu, ensorcelante et les prairies en feu,
entre tous
puis me détacher du désir, je viens à *toi*,
desserrer dénouer

s'apprêtant dispersée confondue
les femmes
de *toi* le chant de *toi* le chant de *toi* le chant
de *toi*

que je crois le plus sage
divises
le désir
voix
l'injure l'injure
qu'elle garde de lui
l'avisée
à l'heure où

Droite droite
choisit parmi les arrêts
sa voix d'elle
je l'aime de me
d'elle la voix
La voix de *toi* verse
courbe

elle aussi, elle
du silence
ce qui est, tout
défaire
voix voix native !

la voix de *toi*

Les mains de *toi*
des arrondis prennent
et
détachent
réservées, elles
lenteur des mains

glissantes
le pointillé

l'arrondi le point
palpitent
de *toi* brûlantes

Et tracent les mains
partages colorés

de *toi*
la division

Une d'elle		
de <i>toi</i> les mains		aujourd'hui
surprises ensemble plus souvent		de <i>toi</i>
les mains aimantes		errantes
Qui séparent		les mots d'entre eux
Qui parlent		les mots d'entre <i>toi</i>
Qui vivent vives,	et de <i>toi</i>	le sens

L'âme de <i>toi</i>		oui
prise dans les villes		drapée
attentif		aux ombres
oui		tenir
et s'apprête	pour	offrir,
de l'	autre	retenir
ses lettres	lettres	mortes
elles-mêmes	si mortes	d'amour

L'âme de		<i>toi</i>
diperse	les	vaisselles
les larmes de		recueillies
		<i>toi</i>
les armes de	<i>toi</i>	recueillie
		oui, <i>toi</i> .

FOURNITURES :

1/

LETTRE PROPOSEE PAR NAPOLEON BONAPARTE A H.D.
(POUR ANIMER, RAVIVER OU CONCLURE
UN AUTRE GRAND AMOUR)

2/

TELEGRAMME DE LA RELIGIEUSE PORTUGAISE
A SON AMOUREUX

2 - télégramme de la religieuse portugaise bien connue à son lointain amoureux (sans doute français), télégramme envoyé peu après la première lettre :

« *Ne reviens pas avant la cinquième* »

Merci.

(1) brouillon retrouvé (pour un autre télégramme ?) : « parmi les mots qui ne peuvent plus attendre : l'émoi » ; et encore : « l'amour : de l'épicerie, du pétrole, des bonbons » ; et aussi : « à épier : l'amour, toute habillée s'il le faut car je suis lourde la nuit ».

1 - Napoléon Bonaparte écrit :

il y a deux jours que je suis sans nouvelle de toi voilà trente fois que je me suis fait cette observation tu sens que cela est bien triste... j'ai reçu un courrier de Paris il y avait deux lettres de toi je les ai lues cependant bien que cette action me paraisse toute simple et que tu m'en aies donné la permission l'autre jour je crains que cela ne te fâche et cela m'afflige bien j'aurais voulu les recacheter si je suis coupable je te demande grâce je te jure que ce n'est pas par jalousie non certes... je voudrais que tu me donnes permission entière de lire tes lettres... apprends-moi que tu es gaie bien portante et bien tendre...

(1) Et j'ajoute : *elle ment de ne plus mentir.* (H.D.)

PROVERBES

Tout le plaisir de l'amour est dans le changement
Serf en amour, seigneur en mariage
L'amour est un crocodile sur le fleuve du désir
L'amour est nu mais masqué
Les grandes eaux ne peuvent éteindre l'amour et les fleuves ne
le submergeraient pas
Il est plus dangereux de tomber en amour que du haut d'une
falaise
L'amour est mêlé de miel et de fiel
Sans Cérés et Bacchus, Vénus a froid
Il y a deux maux en amour : la guerre et la paix
Il y a autant de douleurs dans l'amour que de coquillages sur
la rive
La majesté et l'amour n'habitent pas la même demeure
Le feu le plus couvert est le plus ardent
L'amour et la toux ne se peuvent cacher
L'amour ne connaît pas de lois
L'amour est venaison
L'amour parle, même à lèvres closes
L'amour voit les roses sans épines
L'amour rampe quand il ne peut marcher
L'amour rend éloquent ceux qu'il anime
Plus l'amour est nu ; moins il a froid
Il n'y a pas de sagesse au-dessous de la ceinture
L'amour est un chien couchant qui aime mieux être battu par
son maître que caressé par un autre

L'amour est comme la rougeole, plus on l'attrape tard, plus le mal est sérieux
Pour bien aimer une vivante, il faut l'aimer comme si elle devait mourir demain
L'amour est une douceur dont le jus est savoureux et la pâte amère
L'amour est tout yeux et ne voit rien
L'amour n'a pas de meilleur ministre que l'occasion
Si l'amour éprouvait de la honte, on ne le peindrait pas tout nu
L'homme est de feu, la femme est d'étoffe et le diable vient qui souffle en croupe
Dans l'amour et dans les foulures, la rechute est fréquente
Amour vainct tout sauf cœur de félon
Amour et seigneurerie ne vont pas de compagnie
Rage d'amour est pire que rage de dents
Folles amours font les gens bêtes
Amour a de coutume d'entremêler ses plaisirs d'amertume
L'amour n'est pas un feu que l'on tient dans la main
L'amour se peut appeler une sauce, propre à donner goût à toute viande
L'amour est un tyran qui n'épargne personne
Il n'y a qu'une sorte d'amour, mais il y en a mille différentes copies
Il en est du véritable amour comme de l'apparition des esprits ; tout le monde en parle mais peu de gens en ont vu
La raison n'est pas ce qui règle l'amour
Il n'y a en amour que les honteux qui perdent
Le premier soupir de l'amour est le dernier de la sagesse
L'amour avidement, croit tout ce qu'il souhaite
On ne ferait pas une divinité de l'amour s'il n'opérait souvent des miracles
On a fait l'amour aveugle parce qu'il a de meilleurs yeux que nous
L'amour est l'étoffe de la nature que l'imagination a brodée
L'amour est comme la lance d'Achille qui blesse et qui guérit
L'amour est un égoïsme à deux
La soif et le mal d'amour sont sans vergogne
Qui n'est en feu n'enflamme point

La morsure de la bouche qu'on aime vaut mieux que le baiser
d'une autre
Ne sois pas si féru d'amour que tu ne puisses dire quand il va
pleuvoir
L'amour est comme le caranvasérail, où l'on ne trouve que ce
qu'on y apporte
La faim va tout droit, le désir tourne en rond
L'amour est une rosée qui humecte à la fois les orties et les lys
Vie sans amour, année sans été
Sois maître de qui ne t'aime pas et esclave de qui te chérit
Ce n'est qu'en sacrifiant une tête que l'on conquiert un cœur
Homme aime quand il veut et femme quand elle peut
L'amour donne de l'esprit aux femmes et en retire aux hommes
L'amour pénètre dans l'homme par les yeux et dans la femme
par les oreilles
La bouderie en amour est comme le sel, pas trop n'en faut
Les amoureux pensent que les autres ont les yeux creux
Cœur pensif ne sait où il va
L'amoureux est comme une algue à la surface d'une eau stagnante
: même si tu l'écartes, il revient
On appelle amoureux celui qui, courant sur la neige, ne laisse
pas le trace de ses pas
Vieilles amours et vieux tisons s'allument en toutes saisons
Qui peut dire comme il brûle est dans un petit feu
Les bijoux sont les orateurs de l'amour
L'homme recherche la femme jusqu'à ce qu'elle l'attrape
Au premier son on ne prend la caille
Qui écrit des lettres d'amour doit avoir les mains moites
Les serments d'amour sont comme les vœux des marins, on les
oublie après l'orage
Offrir l'amitié à qui veut l'amour, c'est donner du pain à qui
meurt de soif
Les gueux ne sont point amoureux
Les chaînes de l'amour ne sont jamais aussi fortes que lorsque
les chaînons sont en or
Amour peut moult, argent peut tout
Les amours qui s'accommodent par anneaux se finissent par
couteaux

A monnaie de cuivre, amour vert-de-grisé
La constance est la chimère de l'amour
L'amour est le vent qui passe et fuit
La peur et la jalousie ont de grands yeux
Trop cher achète le miel qui le lèche sur les épines
Aimer qui ne t'aime pas, c'est aimer la pluie qui tombe dans la forêt
C'est trop aimer quand on en meurt
Pour l'amour du chevalier baise la dame de l'écuyer
L'amour est comme un plant de riz ; transplanté, il repousse ailleurs
Un long amour meurt rarement de mort subite
L'amour meurt d'indigestion
L'amour vit d'inanition et meurt de nourriture
L'amour fait passer le temps, le temps fait passer l'amour
Quand l'amour se déchire on ne peut pas en recoudre les bords
La lune et l'amour, quand ils ne croissent pas, décroissent
L'amour est un nid de moineaux que l'on ne rebatît pas après l'avoir détruit
On peut aimer son prochain et ne pas lui tenir l'étrier
Le temps est cher en amour comme en guerre
Des soupes et des amours les premières sont les meilleures
L'or, la gale et l'amour ne peuvent pas durer toujours
L'amour c'est pisser dans un sabot et le jeter dehors
La jalousie est pire que la sorcellerie
Qui bien aime tard oublie
Amour au cœur, éperon au flanc
L'amour est le prix pour qui veut acheter l'amour
Les fautes sont grandes quand m'amour est petit
Dans la guerre d'amour, le vainqueur est celui qui fuit
L'amour ne fait pas bouillir la marmite
Plus tire amour que corde
Quand la poule cherche le coq, l'amour vaut moins qu'un escargot
Qui dort dîne, qui fait l'amour goûte
Amour de seigneur, ombre de buisson
Coup de pied d'ânesse ne blesse pas l'âne
L'amour de l'adolescent, c'est de l'eau dans un panier

Pour être aimé, il faut aimer
La foudre et l'amour laissent les vêtements intacts et le cœur en cendres
Devant l'amour et devant la mort, il ne sert à rien d'être fort
A la chasse et en amour, on commence quand on veut et on finit quand on peut
L'amour sans folie ne vaut pas une sardine
Les serments d'amour prouvent son inconstance
La crainte et l'amour ne mangent pas au même plat
L'amour, qui corrompt souvent les cœurs purs, purifie les cœurs corrompus
Les rides sont le tombeau de l'amour
Ruades de jument sont amours pour le roussin
Qui a une femme a toutes les femmes ; qui a toutes les femmes n'a pas de femme
Les cœurs comme les voleurs ne rendent pas les choses oubliées
Poivron vert doit piquer, vieil amour doit durer
Vieil amour et bois vert brûlent quand ils en ont l'occasion
La femme est comme la fleur, elle ne bourgeonne que si on l'arrose
L'amour est aveugle, il faut donc toucher
Les paroles ne salent pas la soupe
L'amour comprend toutes les langues
La faim va tout droit, le désir d'amour tourne en rond
Amour bref, soupir long
L'amour qui se nourrit de présents a toujours faim
Mieux vaut souffrir d'avoir aimé que de souffrir de n'avoir jamais aimé
Un amoureux platonique ressemble à un homme qui dirait toujours son bénédicité sans jamais se mettre à table
Un homme amoureux est né une seconde fois
Maint amoureux d'un grain de beauté finit par épouser la fille entière
La jeune fille chaste c'est celle à qui on n'a rien demandé
Lorsque l'amitié penche vers l'amour, elle doit jouer le second violon
Une vieille grange prend vite feu
L'amour est du côté où pend l'escarcelle

Pain mangé est vite oublié
La pauvreté et l'amour sont difficiles à cacher
On ne peut choisir quand on va aimer
L'amour prend également sur la paille et sur le duvet
Vieil amour jamais ne rouille
L'amour a fait des héros, mais des sots plus encore
A mal enfourner, on fait les pains cornus
Donne ton amour à ta femme, mais ton secret à ta mère ou à ta
sœur
Aime ta femme comme ton âne et bats-la comme ta pelisse
L'amour sans jalousie est comme un polonais sans moustaches
Le feu brûle de près, une belle femme brûle de loin et de près
Si des vieux os se marient, il y a plus de gêne que d'amour
La femme devient folle deux fois : quand elle est amoureuse et
quand elle grisonne
Le plus grand amour est celui d'une mère, vient ensuite celui
d'un chien, puis celui d'un amant
Personne ne vit sans eau, ni loup sans forêt
Il faut cuire le pain tant que le four est chaud
Qui n'est pas amoureux n'est pas homme
Celui dont le cœur est ressuscité par l'amour ne mourra jamais
L'amour n'est pas à prendre mais à subir
L'argent dépensé en amour ne retourne pas à la bourse
L'amour ne pleure jamais comme pleure le sang
La rose a l'épine pour amie
L'amour est sa propre récompense
L'amour est comme une plante grimpante qui se dessèche et
meurt lorsqu'elle n'a rien à enlacer
Amour sans vérité est comme de l'eau dans une rivière qui n'a
pas de rives
Le plaisir est un enfant de l'amour, mais c'est un enfant dénaturé
qui fait mourir son père
En amour comme en rêve il n'est rien d'impossible
Ne t'attriste de rien tant que tu peux encore aimer
L'amour est un jardin fleuri et le mariage un champ d'orties
Des amoureux peuvent se tenir même sur le tranchant d'une
hache
Qui aime la femme est cousin du soleil

Pour l'amour d'une rose, le jardinier devient esclave de mille
épines
C'est à qui saura la chevaucher que la jument appartiendra
Un simple frôlement de manches fait naître l'amour
L'homme est le pin, la femme est la glycine
Chien caressé agite la queue
Pas d'appât, pas de poisson
L'amour est comme l'ombre : sur la montagne on ne peut
l'atteindre à la course ; dans l'eau il ne craint pas l'humidité ;
dans le feu, il n'a pas peur de se brûler
Reviens à l'ancre où était accroché ton canot
Tu ne regardes plus le plat de viande devant toi, mais le visage
que tu aimes, tu le regarderas toujours
Les vieux bœufs aiment bien l'herbe tendre
Où il y a amour, il y a paix
L'amour est tout yeux et n'en a pas un seul de bon
Quand un homme est fou d'une femme, il n'y a qu'elle qui le
puisse guérir de sa folie
Ceux qui s'aiment tiennent dans peu de place
Ne montre pas ton pénis parmi les veuves
Il n'appartient qu'à Dieu d'être seul
Si l'homme était un fleuve, la femme en serait le pont
L'amour dure autant que durent les reproches
L'aiguille ne contient pas deux fils ni le cœur deux amants
Lorsque la porte de l'amour est fermée, passe par celle de l'or
Ceux qui s'aiment ne se cachent pas leur nudité
Là où on s'aime, il ne fait jamais nuit
Mieux vaut baiser une femme laide que se lécher
On va volontiers où l'on aime
L'amour passe le gant et l'eau le housseau
Amour vainct tout fors cœur de félon
Amour fait a plusieurs grevance, amour fait maint bien, sans
doutance
Amour est une vilaine passion, pour la laver, il faut bonne lessive
L'amour accoste l'escarcelle, qui trop tire, rompt la ficelle
Qui connaît l'amoureux métier, trouve bien l'heure du berger
Telle amour, telle douleur
Amour de femme est comme un vin de fiasque, bon le soir, le

matin il est flasque
 Il n'aura jamais joie qui ne l'a d'aimer
 Tout est paradis pour l'amour
 Amour ne passe jamais pour apprenti
 Qui bien aime à tard oublie
 Qui se marie par amour a bonnes nuits et mauvais jours
 Qui m'aime, ma bouche le sait
 L'amour se glisse aussi bien sous un habit que sous un autre
 Tel croit aimer qui muse
 de fol amour ne vient que mal
 Qui aime aisément, hait de même
 C'est trop aimer quand on en meurt
 Amour et crainte sont le timon et le fouet du charroi humain
 Il n'est nulle laide amour, ni laide prison
 Quand vous avez bien sucé la cerise, faut pas avoir regret au
 noyau
 Qui bien aime de loin connaît
 Heures de nuit, heures de jour, sont toujours bonnes en amour
 Amour et dégoût sont aveugles
 Où li amors est, li cueurs est
 Il fait beaucoup celui qui aime beaucoup
 L'amour naît de voir
 Amour d'un jour : escalier de verre
 Bouquet de mènto l'amour vous tènto
 A la roso l'amour es escloso ; au brout de mènto l'amour aumèn-
 to ; au roumanis l'amour es au nis ; a la ferigoulo l'amour ne
 regoulo
 Qu'a l'amour au sen a l'esperoun au flanc
 Sènso argent noun se fa l'amour
 Vivo l'amour, mai que iéu dine
 Fougnarié d'amourous, encagnamen d'amour
 L'amour se fai pas soulet
 Mai tiro amour que cordo
 Amour de segnour, oundro de bouissoun
 Quand i'a ges de pan à la paniero, l'amour barrulo lis escalié
 Vièi en amour, ivèr en flour
 Dous amourous en un lue soun d'estoupo prés dou fue
 Caresso d'amourous, ravarié de febrous

L'amour passè jamai pèr aprendis
 L'amour fai dansa lis ase
 Amour enfango li jouine e nègo li viéi
 Amour passa, doulour rèsto
 En amour l'aprendis n'en saup mai que lou mèstre
 Amour n'a ges de sagesso ni coulèro de consèu
 Lou pres de l'amour es l'amour
 Absènci d'uno ouro o d'un jour comto pèr dès an en amour
 Dou bouioun e de l'amour lou premié es lou meïour
 Faire la court e l'amour peno e doulour nue e jour
 Quau d'amour se pren, de ràbi se quito
 L'amour, coum la gouto, noun saup ounte se bouto
 A Toulo coum'en en amour lou chanjamen douno sabour
 Es proun malaut quau noun caligno
 L'amour ensigno de canta
 Pèr estaca lou cor noun fau qu'un fiéu de lano
 Mau-vougi mita pendu

PRATIQUES

TRAVAIL EN EQUIPE - N° 31 - OCTOBRE 1981

- Innovation, équipe, formation des maîtres.
Louis LEGRAND
- Les équipes dans l'Institution.
Jean-François HALTE
- L'équipe pluridisciplinaire.
Jean DELPUECH
- Classe : projet, équipe : enseigner autrement.
André PETITJEAN
- Une expérience intradisciplinaire.
José DESWARTE, Michel TOMASEK
- L'équipe à plusieurs voies.
F. LOUYS, Ch. TREGOUET, Ch. CORNE, F. VANOYE
- Pratique militante d'une équipe pédagogique.
Lise DEMAILLY, Pierre DELCAMBRE

Numéro de 132 pages, 35 F

L'AMOUR, L'ECRITURE...

Lire/écrire, cette vieille problématique se résoud peut-être dans la métaphore qui file pour, dans la partialité et l'injustice la plus totale, arriver à dénuder partiellement le corps des textes. Ainsi, comme une envie de flirter avec la lecture, de se laisser aller au plaisir lent du texte : s'ouvrir à ses séductions.

Quelques récents volumes de poésie me laissent croire qu'écrire, c'est faire l'amour avec sa langue : le jeu de mots est un peu balourd qui dit bien pourtant ce qu'il peut dire : user physiquement de cette part de nous-mêmes qu'est la langue pour accéder à une plénitude du désir et trouver particulièrement cette jouissance dans la mastication interne et silencieuse ou externe et sonore des mots, des phrases, des sons qui constituent le corps du langage. Toute recherche d'écriture poétique me semble s'inscrire dans le mouvement d'exploration et de système qui caractérise le Kamasutra, elle ouvre et explore des voies à l'érotisme langagier qu'elle recense méticuleusement et conforte.

Ainsi, en vrac, piochées au parcours des lectures, ces quelques moments forts d'échange. On y reconnaîtra peut-être :

- Yves Landrein. *D'un lieu*. Poésie 80. Seghers.
- Michel Butor. *Envois*. Gallimard.
- Marcelin Pleynet. *Rime*. Le Seuil.
- Lionel Ray. *Le corps obscur*. Gallimard.
- Jacques Roubaud. *Dors, précédé de Dire la poésie*. Gallimard.
- Guillevic. *Autres*. Gallimard.
- Henri Deluy. *Les mille*. Poésie 80. Seghers.

L'intensité des rencontres peut seule justifier leur partialité.

Il y a des écritures d'approche, qui tâtonnent l'espace des mots, l'enveloppent et le cernent de mouvements lents et attentifs, comme soucieuses de maintenir longtemps cette suspension du temps dans la jouissance calme, cette lente montée du désir que l'on s'efforce à retenir pour ne pas retrouver le temps. Elles usent de circonvolutions, d'images, n'osant s'attaquer directement au réel de crainte certainement de trop brusquer le jouir, l'amener trop vite à la rupture de sa conclusion, elles le métaphorisent, l'enchantent, s'efforcent à le transposer pour, le transportant ainsi, lui donner des apparences toujours nouvelles se construire des multitudes de leurres auxquels elles feignent de se prendre.

C'est le jouir qui fait sens. Inutile de chercher une signification externe à l'écriture, une transparence venant d'un monde descriptible : s'il y a résistance au jouir dans la langue, si le lecteur échoue à s'ouvrir à l'érotisme de la langue des textes, il ne saura prendre part aux mouvements désirants qui le fondent et ne pourra jamais, dans l'éblouissement soudain de l'orgasme percevoir la plénitude définitivement signifiante des textes. Qu'il vienne aux textes sans désir, qu'il éprouve comme une peur devant l'abandon sensuel à la langue que présuppose le poème, il se condamne à l'impuissance : rien ne naîtra jamais de sa rencontre avec le texte. Mais qu'au contraire il vienne frémissant, fou d'attente, prêt à l'oubli de sa raison dans l'éclatement sensuel : il éprouvera alors l'extrême jouissance de l'amour avec la langue.

D'autres écritures sont de séduction : ne se fiant pas au seul pouvoir des sens, elles veulent enchanter l'imagination, faire naître des mondes artificiels dans lesquels il est plus facile de s'abandonner au plaisir — où il est plus difficile de résister à l'appel du plaisir. Elles racontent ou feignent de raconter, entraînant le lecteur dans un discours faux qui, de fait, ne s'enroule que sur lui-même, se grisant des sonorités rares de mots étranges, se laissant bercer au rythme de phrases lentes comme une houle d'été et qui ne tire son pouvoir que de l'incertitude signifiante qui s'insère dans l'espace d'accouplement entre deux termes aléatoires. Pour cela, il leur faut toutes les ressources de l'imaginaire, elles n'hésitent pas à faire appel aux estampes, à la musique, à la rupture d'autres textes lointains, à toutes sortes de ressources extérieures à l'écriture elle-même mais capables de contribuer à enrichir leur propre mythologie incantatoire.

Rien n'est plus amoureux que le rythme, il semble un corps qui s'étire et s'offre aux caresses ou, au contraire, qui se rétracte et frémit sous la langue. Le texte en devient animal, on y sent l'appartenance biologique quand parfois il s'accélère, de-

vient haletant d'impatience et se précipite à tout dire dans la crainte affolée de perdre une parcelle de plaisir.

Sous l'impatience du désir, le texte en devient bégayant qui ne sait plus comment finir et laisse en suspens, dans l'attente, tous les à-venir possibles.

Autre suspension amoureuse du temps : le délire comme prolongement incantatoire d'un instant trop tendu dont on voudrait qu'il perdure et dont pourtant l'on sait qu'il s'emballe et s'échappe. La course alors s'échevèle qui veut aller plus vite que le temps, dire, au plus vite, tout ce que l'on peut dire pour que, jamais, le texte ne s'épuise, qu'il ne trouve sa fin que dans la brutale explosion du jour... Les phrases poussent les phrases et perturbent la ponctuation, elles se bousculent, se chevauchent, haletantes, pour ne livrer qu'une longue et unique litanie courant vers le refus de sa fin.

Parfois on observe la langue, on la ménage, la contourne, se demandant par quel point faible s'insinuer en elle : c'est une cour d'amour avec ses pleins et ses vides, ses moments de parole s'amplifiant dans ses temps de silence, avec ses avancées et ses reculs, ses hésitations et ses redites, cherchant le lieu de saisie possible et la force de ses faiblesses.

Il faut savoir se plier à toutes les acrobaties, se mettre dans des positions invraisemblables : l'érotisme est à ce prix qui veut tout explorer du corps dans sa quête maniaque et obsessionnelle de nouvelles trajectoires au jouir.

Le mouvement porteur de la langue, c'est la métaphorisation, le perpétuel transport d'un corps à l'autre, la recherche des équivalences qui manifeste cette inquiétude à vouloir que tout plaisir soit partagé et à connaître sa résonance sur cet autre corps d'où vient notre jouissance, dans une redite toujours neuve de paroles jumelles.

Il y a du baiser dans l'écriture : le mouvement interne dans la cavité bucale, la lente caresse insidieuse de la langue sur la langue, ces mouvements minuscules, sans réel déplacement, sans rien d'extérieurement spectaculaire qui justifient de longues accolades... et pourtant, dans cette immobilité animée, tout le plaisir du monde.

Parfois le texte s'emballe et s'embrouille dans l'exaltation désordonnée des sens s'efforçant de maîtriser l'ensemble complexe et disparate des stimulations que l'échange lui offre : c'est l'instant de la joute, du corps à corps où toute cellule du corps fait langue.

L'ordre amoureux, c'est aussi l'ordre : il y suffit parfois du nombre.

Il y a un jeu perpétuel d'approche-fuite dans l'écriture : on

croit se saisir et on se manque : les mots glissent comme les corps.

La suspension des gestes qui se cherchent dans le silence et s'éprouvent tremblants de l'intensité des bonheurs à venir ; suspendus et pesants : la tentation permanente de prolonger le poids signifiant de cette suspension érotique.

Faire porter aux mots cette tension extrême que leur prononciation parfois provoque, la leur restituer, la rendre perceptible pour parvenir ensemble à la plénitude.

Prendre son temps comme on prend une femme, le vivre dans la lenteur des mots.

Au paroxysme du désir, le jouir est parfois délire où la langue bégaie et s'embrume dans l'opacité sensuelle du dire.

Certains termes portent des sensations tactiles comme s'il était possible de longuement les caresser dans quelques points retirés du cerveau ; les mots alors rencontrent les mains ; ils aiment — et nous aimons — ces doux attouchements.

Le rythme aussi crée la paralysie, prolonge inhabituellement une étape d'un geste qui ainsi semble durer bien au-delà de sa durée réelle, figé dans l'importance de ce qu'il accomplit.

Le but de l'amour n'est pas la procréation, ni celui de l'écrire le sens : tout est dans la nécessité d'une affirmation du vivre, dans ce besoin où l'on est perpétuellement de se convaincre que l'on existe et que l'on y trouve son plaisir, que ce monde que l'on nomme est le nôtre, qu'il n'y a aucune tricherie : on ne peut simuler la jouissance, durablement.

Caresser la langue : caresse de la langue ; un même mouvement lent d'exploration, parfois interrompu, parfois suspendu sur une sensation plus forte pour, sans heurts, poursuivre la découverte dans une immobilité mouvante.

Si parfois l'amour engendre la haine, c'est que la langue résiste et que l'on sent confusément que cette résistance qui doit mener au viol est la seule voie d'accès qui demeure pour déchirer les vêtements de l'habitude. L'effraction n'est alors que le seul mode possible d'ouverture.

LA BEAUTE DU CORPS

La beauté du corps est tout entière dans la peau. En effet, si les hommes voyaient ce qui est sous la peau, doués comme les lynx de Béotie d'intérieure pénétration visuelle, la vue seule des femmes leur serait nauséabonde : cette féminine grâce n'est que saburre, sang, humeur, fiel. Considérez ce qui se cache dans les narines, dans la gorge, dans le ventre : saletés, partout...

Et nous qui répugnons à toucher même du bout du doigt de la vomissure ou du fumier, comment donc pouvons-nous désirer de serrer dans nos bras un simple sac d'excréments !

(Cité par Rémy de Gourmont dans « Le latin mystique »)

LOCUTIONS A FAÇON, MOTS, ETC.

la dernière faveur être au mieux avec avoir dans la peau le grand frisson le coup de foudre l'homme de ma vie la femme de mes pensées le premier avec aimer comme un fou une faible femme exprimer sa flamme donner son cœur chagrin d'amour brûler d'amour se laisser aimer les tourments de l'amour une passion malheureuse conquérir le cœur le courrier du cœur user de son charme affaire de cœur orages du cœur les feux de l'amour l'amoureux transi brûler pour conter fleurette être du dernier bien avec offrir son cœur faire sa déclaration faire les yeux doux porter dans son cœur transporté d'amour se coiffer de raffoler de échanger des serments témoigner son ardeur filer le parfait amour donner des baisers faire des caresses accorder ses faveurs appétits charnels d'amour et d'eau fraîche savourer sa défaite passion d'amour être épris s'engouer languir d'amour feu de paille démon de la chair plaisir des sens exciter la passion esclave de l'amour jeter son dévolu sur aiguillon de la chair crever de jalousie soupirer après effusions du cœur

il y en a d'autres, il y en a d'autres et d'autres à faire venir : nous attendons l'aide de nos lecteurs. Nous publierons leurs contributions.

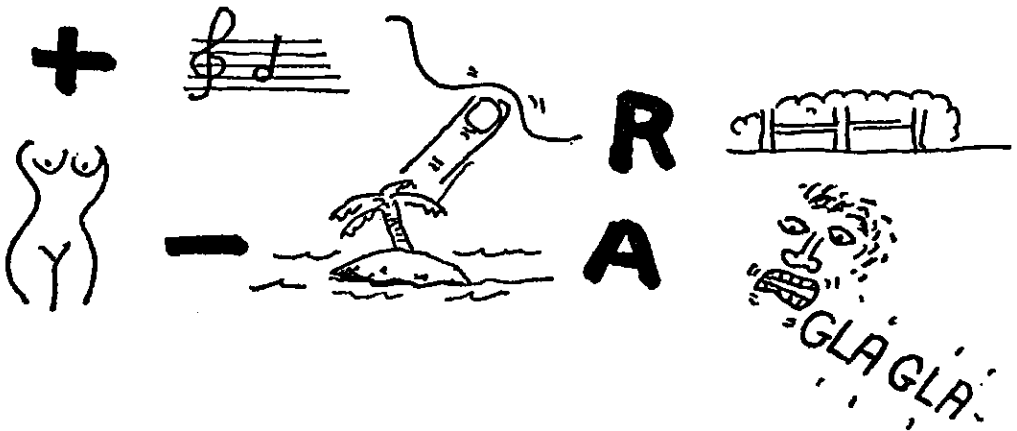
L'AMOUR EN NOIR

L'amour je peux pas
l'amour je peux pas blairer ça
l'amour c'est les emmerdements
me parlez pas des emmerdements
me parlez pas de l'amour

si vous êtes amoureux caltez
si vous êtes amoureux je peux rien
je suis pas dans le coup
sinon je peux vous conseiller

par exemple :
gardez la bouche humide

(Recueilli et déplacé par H.D.)



« POESIE MERE PERCEE »

Note en hommage à :

Guido Cavalcanti, Rime (1281)

Marcelin Pleyne, Rime (1981)

Giovanni Bellini (dit Giambellino)

« *Les fils ensevelissent les mères* »

(Livre des Macchabées, IV)

C'est dans la rime que flotte le corps de la mère. Une restitution (comme si la vaste part de l'art occidental pouvait être autre chose que cette dette au corps maternel). Ou un semblant. Ce corps connu, puisqu'il en vient. Dans aucun autre il n'entrera aussi loin.

« *Che siete angelica — criatura*

Angelica sembianza

In voi, donna, riposa... » (1)

Comme ces petites rimes pleines et vides de la pensée et du désir qui les déchire (2).

Tout a commencé par la poche des eaux qui se déchire. Faire les eaux : tous les flots de la mer te sourient, et pour toi, dans le ciel apaisé, se répand et resplendit la lumière. Longuement, *elle* le baigne dans les tiédeurs de sa nuit. Sans doute, se pose-t-elle la question des anges : ceux qui ne peuvent assumer des corps de terre puisqu'ils disparaissent ainsi que font les nuages, après l'annonce. Ceux qui ne peuvent non plus se faire des corps avec de l'air, car l'air ne peut recevoir ni forme ni couleur. Pourtant, c'est seule et en son creux qu'elle trouvera la réponse, celle-là même qu'un Saint Thomas avait inscrite dans sa *Summa Theologiae* (I, 51,2) : « Bien que l'air, dans un état

de rareté naturelle, ne retienne aucune figure ni couleur, il peut recevoir figure et couleur quand il est condensé, comme on le voit par les nuages. C'est ainsi que les anges assument des corps faits d'air, en les condensant par la puissance divine, autant qu'il est nécessaire pour lui donner la forme d'un corps. »

La nuit se fait à la fenêtre. Au loin des arbres bougent.

Emmurée, elle n'est pas seule. Lui, s'en souviendra : c'est cette eau, ce *gâteau-là*, qu'il traînera dans la langue.

« ma queue pour un fétiche
légère

vivant en elle

et en elle envolée » (3).

Comme le drapé de la robe de ces vierges peintes par ce Giovanni Bellini, dont on sait si peu de choses si l'on compare le récit de sa vie à celui d'un Léonard — ce coup d'aile sur la bouche de la mère — ... L'extrême modestie des détails biographiques rend plus énigmatique encore la répétition de ces « maternités ». Que signait-il, lui, Giovanni, fils naturel de Jacopo et frère de Gentile, sous ce tas de vierges, Madones aux regards extatiques et réticents qu'il devait finir, sous la pression de l'auteur des « Azolains de la Nature d'Amour », par provisoirement abandonner pour, à quatre vingt-dix ans, peindre l'orange soutenu des chairs d'une Vénus aux miroirs?...

Les médiévaux *se signaient* avant de compter 1, 2, 3, 4 de crainte de l'automatisme diabolique qui les forcerait à poursuivre... Lui, Giambellino, répètera le chiffre des mères en l'immergeant dans une étrange diaphanéité — c'est ce liquide-là qui leur emplit la bouche —.

J'ai parfois imaginé que c'était cette lumière qui avait mis Dante dans un état d'extrême frayer lorsque, marchant auprès de Virgile, il s'aperçut que le corps de celui-ci ne projetait aucune ombre. A quelle ombre peuvent donc donner lieu ces corps qui ne rendent compte, dans l'architecture des couleurs, que d'un *corps absent*?... Comment parvenir à l'oublier, lorsqu'on l'a vue, la surprenante mélancolie de tous ces regards de
« madre figlia del tuo figlio »...

Le cou, les mains surgissant du drapé et des voiles semblent si totalement ailleurs dans cette clarté qui la baigne et la dérobe toute entière au corps de l'enfant ; sans doute se souviens-elle déjà du cadavre, de la tombe vide...

« couture de la plaie en elle

INRI

miracle de la pluie
sperme au nez bleu
il rit
je ris en eux
allez-y » (4).

Ou bien encore, elle l'enserme sans le tenir, sur une étrange corniche de marbre. Monstrueux corps nu, visage crispé dans le halo de la tête, l'infans sans âge pourtant, *la prend à la gorge*. Seuls semblent le protéger du vide d'un arrière-pays de montagnes et de tourelles, la draperie qui occupe plus des deux tiers de la toile et son corps à elle. Le visage de la Madone aux paupières lourdes, regard détourné comme surmontant une mystérieuse répugnance, semble celui d'une enfant *posant* là, dans un leurre. Blessée d'avoir à tenir la figure d'une jouissance maternelle vide et devenant de ce fait véritablement mère, incontournablement terrifiante.

Chairs nues de ce visage, dont tout à coup, si je l'isole, le pétale des paupières fait surgir la nue très rose d'un autre visage : celui d'une petite putain que Pascin devait peindre dans un bordel de Charleston ou de Cuba, peu après la période d'errance dont il rapporta cette étrange « toilette dans le pullman ».

Même étrangeté à l'office qui leur incombe. Même représentation truquée d'une vie qui serait la durée même de sa disparition.

Je quitte la table, le cahier où j'écris. Dans la cuisine me parvient le poudroïement des phares des voitures qui sillonnent le boulevard. Puis le chant d'un oiseau. Liquide très blanc dans le verre. Quand finissent-ils de cracher leurs dents de lait pour que bouge la langue ?

Où vont les fils...

... et que font-ils devant ces institutions qui leur pose en modèle tous les jeux imaginables, toutes les sublimes les plus nécrophiles où se travestit ce cannibalisme muet : manger de la langue, celle maternelle morte ?

Fils d'un père invisible, trop fils lui-même pour que la violence d'un meurtre règle la place, Kafka l'avait appris, sans doute à ses dépens : « ... la lutte contre le père ne signifie pas grand-chose, car il n'est rien d'autre qu'un frère aîné, lui aussi fils raté qui fait seulement une lamentable tentative pour égarer jalousement son cadet dans le combat décisif... » (5).

Ni meurtre, ni sacrifice. Celui qui adulte, refusa son corps

aux femmes pour désespérément se tendre, ouvert au Père, n'aura en retour que la réponse du vide.

Alors, *elle* passera, avec la même lassitude dans le regard, des langes aux bandelettes. Du nourrisson à la momie. Celle, maternante du berceau à la tombe. Cadavre ou nouveau-né, c'est ce qu'on lui dit qu'elle doit consommer. Ceci est ma chair. Ceci est mon sang. Scène magistrale et cachée. Elle si absente, on la veut cannibale. Carnassière.

« mère des appétits
mère du vide ô dettes
mère des voiles
tu viens ma vieille
j'ai de l'appétit dans le sang » (6).

Enfant, j'accompagnais ma grand-mère lorsqu'on venait la chercher pour la toilette d'un nouveau mort. Il fallait longer le canal où parfois flottaient des cadavres de chiens, du petit bétail. Seuls corps morts laissés aux hommes (ils les attrapaient avec leur fourche pour les enterrer près du fumier).

Apprentissage muet, passé sans un mot. Je voyais se faire les gestes au travers de la porte.

Servez-moi un mort, je vous le prépare. Ou une femme grosse. Je saurai. Laver un mort ou un vivant, quelle différence. Comment ça hurle quand ça naît : j'en ai entendu plus de vingt durant ce mois d'août, il y a déjà dix ans. C'était dans la salle commune de ce vieil hôpital, arcades, promenoir très beau. Le bâtiment avait peu changé depuis ce début de l'année 1888 où Van Gogh y séjourna afin d'y soigner ce trou qui lui restait après avoir donné l'oreille. (Non loin de là sans doute, et dans la souple violence du vent, on tranchait les deux oreilles et la queue pour les remettre au héros du jour. Des poules blanches et noires, liées aux pattes, étaient lancées des derniers gradins. Elles venaient frôler ses bas roses avant de s'abattre sur le sable).

Par la fenêtre d'un corridor, je voyais chaque jour s'engouffrer dans une cour intérieure, un corbillard attelé. Au rayon du dortoir de l'hospice, les vieux mouraient comme des mouches. A cause de l'extrême chaleur. Ils étaient blancs, talqués comme des momies. Je me souviens. J'étais étonnée de ce que le sang versé soit du côté des vivants. Ceux-là aimaient la fournaise, retrouvant dehors une chaleur semblable à celle du dedans. De ce jour-là, je devais écrire dans mon cahier :

« ... Quel métal le jus noir et la jouissance du tombeau. Là aussi le corps réceptacle du vers, quelle rime, une bénédiction

de la pensée quand le placenta se déchire. C'était la nuit. C'est le bruit qui m'éveilla. Au 7^e verset du chapitre II, d'étranges chiens sont frappés de stupeur ou de lumière en pleine nuit. Ils n'aboieront pas. Autour, pourtant, un monde s'achève. Et toujours en mugissant roulent les fleuves à la mer et les arbres ombreux murmurent à midi sur cette nature qui n'a aujourd'hui plus guère d'existence qu'un fragment de temple. Faire les eaux dessus le drap. Terreur de le faire à sec — celui pour qui le plus on mouille — et le corps tout entier, aucun volume, de toutes les pressions la plus belle en cylindre forêt de doigts, asperges violettes, aucune nourriture plus douce que ce gâteau-là. Placenta... ».

Et puis le lait :

« dessin du i
des seins
elle a des seins
il l'a tête à dessein
c'est une pomme
son con est i
(ça fait la loi du i)
deux pommes
et de ce nid
né de ce nid
nié de ce nid » (7).

C'est elle qui l'expulse, c'est lui qui la dévore.

Même si longtemps après, Béatrice la Béatifiante — celle qui rend heureux ceux qui l'aiment — dort nue, sous un voile léger dans les bras de l'Amour qui la contraint à manger le cœur du poète « Si che di lontano connobi il tremolar de la marina ».

C'est le vide qui mange le cœur.

« quel pet quel appétit
et quel appétit de la mère
quelle tendre matinée l'air transparent
pour le peu que j'en sais
devant celle où j'ai soufflé
j'en suis encore tout essoufflé en elle
et devant elle je l'ai vue
chienne nature adorante louée

que je la vois
comme une chienne » (8).

La part de soi dévorée entraînera la pensée dans le lointain « au-delà de la sphère qui tourne la plus large, passe le soupir qui sort de mon cœur ». Le lieu où passe cette pensée particulière est au-delà de la sphère des étoiles fixes. Sa cause, une « *intelligenza nuova* » que l'amour pleurant met en lui. C'est ainsi qu'il deviendra ce *spirito peregrino*, dépouillé du sol natal, dispersé dans l'éclat d'une adoration affolée. « Une fois arrivé là où il souhaite être, il voit une Dame comblée d'honneur et qui brille tellement que l'esprit pèlerin la contemple pour sa lumière. »

La peau du ciel c'est le papier où brille, ce qui l'attache et dont il vit. Les lettres soufflent le vide, pluie d'étoiles et poussières d'astres qui éclairent en les rendant plus terrifiantes encore le bleu et le rouge de ces encres que font les irrégularités de la langue. Muette toujours, c'est la mère qui filtre...

La fratrie, encore

Un verset biblique (Exode, XXII, 30) réclame : « vous ne mangerez point d'un animal déchiré dans les champs, vous l'abandonnez aux chiens ». On pourrait lui reprocher de donner plus d'importance à ce qui entre dans la bouche qu'à ce qui en sort. C'est pour en être sorti et n'y pouvoir retourner, dans cette plus *basse bouche* (« Quelle est la meilleure de la lèvre du haut ou de l'inférieure, tu voudrais savoir, qu'importe si toutes deux sont de velours, pour mes baisers, pour mon amour... », dit le poète arabe) que l'embryon privé de lui et livré à sa nuit, tente le désir. C'est l'expérience collective à la mère qui se creuse dans la rime, parodique adéquation où le rapport à la lettre serait peut-être le rapport à l'inceste.

Si la poésie portait un sens, elle serait violence, car oui « la vérité fait scandale ». Et je ne vois autour de moi que fratrie de sexes emmêlés, valse de corps hybrides, déroutants et travestis. Pères ou fils, tous dans une déroutante inadéquation à la mère, femme enrubannée.

En mal d'incarnation, survivant mal la vie ou plutôt l'*autrement* de la vie, grattant la peau, tordant les déchets, fouinant la décharge : ça s'aménage dans l'aine comme un livre dans la bouche que l'on tient.

« poésie mère percée
foutre dieu c'est pour la baiser
pour être tous ses pères avec ce drap de ciel

que je m'envoie en l'air avec tous ses fils
vierges comme toutes

privé de rien
sans rien déjà » (9).

Le père n'est pas lourd

C'est la nuit, la main bouge. Rien ni personne que moi, ce papier où j'écris. Et pourquoi ne pas le dire (« Nous n'avons qu'une nuit à passer dans une mauvaise auberge »), il y a plusieurs mois, ces poèmes d'amour me firent verser des larmes. Comme aux pages 54, 79 ou 83, les figures dessinées déploient les visions de la lettre pour restituer le son du sanglot. Cette musique toujours la nuit. Le redisant : sans cette autre charogne que serait l'écriture, combien de meurtres. Mettre la chair dans le sac. Tout balancer.

Et s'il faut, comme le dit le dernier vers du livre, « demander aux morts vivants s'ils m'aiment », supporter alors que, les absents morts, les présents puent ; puisqu'il me faut « démentir mes yeux pour croire en leurs paroles », tous les faux-pères, faux-cols, faux-culs, la voulant leur place et leur caisse au soleil — plus fort encore qu'il ne faudrait. Aujourd'hui que le jour te baisse, tu n'arderas pas devant les morts, on ne te branlera plus la pique, on ne voit de toi que cet œil étoupé, ce qui fiente, misant sans cesse le futur et *qui* te servira cette soupe, le caillé de la gloire, sans petit lait — mais lys blancs, chrysanthèmes, j'ai enfin perdu mes dents, ma journée est faite. Les vers sont des corps mous, pas le sillon, la *fente*, j'y suis, j'y suis toujours et c'est moi que je baigne, dépôt de ruines, morceau d'un chien qui aboie. Cette fois — mon deuil — .

« Le père n'est pas lourd semble-t-il. Cortège. Nous passons le massif des hortensias, et derrière les pelouses, le bleu de la nuit éclaire, comme j'enfonce la bêche, un sol dallé de marbres noirs et blancs. Les femmes s'arrêtent. C'était écrit nous l'enterrons et nous ne lanternerons pas... » (10)

Car

« à elle
à la mère
nourriture
cadeau »

puisque seule

« elle est toute tendresse
elle est toute mouillée
elle est mangue

je l'apprend dans mon L (11)
je me l'apprends au vol
de ces vertus de langue j'en ai
jusqu'au coude
jusqu'à l'urètre
de l'humus je t'en pisse un plein bol ».

Au loin, la nuit poursuit ses plaques. Bientôt il fera jour.
« I'm looking at the river but I'm thinking of the sea ».

(1) Guido Calvacanti (Rime), « Fresca rosa novella ».

(2) Marcelin Pleynet (Rime).

(3) id.

(4) id.

(5) « ...énorme différence de la fille qui a pu constater physiquement la saloperie du père elle peut devenir par exception notre alliée comment libérer la femme de la femme là est la question de même comment débarrasser le mec du mec et peut-être alors chacun hors limite la séance réelle... ». Ph. Sollers (H).

(6) Marcelin Pleynet (Rime).

(7) id.

(8) id.

(9) id.

(10) id.

(11) id.

+ (dans les bordels, le « petit », l'anus, recevait une autre distinction : l'initiale majuscule L... - cf. « Le petit », de C. Minière, in « Térature » n° 2).

QUANT A L'IMAGE

« La fleur tombée s'envole jusqu'à sa branche :

Un papillon. »

C'est la substance d'un célèbre hokku.

Le « poème à une image » est une forme de superposition ; c'est-à-dire que c'est une idée au-dessus d'une autre. Il me parut utile pour me sortir de l'impasse dans laquelle m'avait laissé mon émotion du métro. Je composai un poème de trente lignes que je détruisis, car c'était ce que nous appelons une œuvre de « seconde intensité ». Six mois plus tard je fis un poème d'une longueur réduite de moitié ; un an après j'écrivais la phrase suivante à la façon d'un hokku :

L'apparition de ces visages dans la foule :

Pétales sur un humide et sombre rameau.

J'ose dire que ceci est dépourvu de signification à moins de se laisser aller à un certain tour de pensée. Dans un poème de ce genre, on essaie de reproduire l'instant précis où une chose extérieure et objective se transforme ou se précipite en quelque chose d'intérieur et de subjectif. »

Ce sentiment de beauté et fragilité, à lire ce fameux poème poundien : **DANS UNE STATION DE METRO**, d'où vient, comme lui-même ci-dessus l'affirme Pound, qu'on ne puisse en effet l'éprouver, si fortement que ce soit, sans « un certain tour de pensée » ? En quoi le sentiment est-il ici forcé, artificiel ?



Tout être de langage est imaginaire — et le monde, en tant qu'il est dit, est imaginaire univers.

Cet univers, il faut ici en spécifier le mode et le système. Il y a deux modes de l'imaginaire :

- le mode fantasmatique,
- le mode objectif.

Un univers imaginaire ou bien s'organise entièrement sur un seul mode, soit fantasmatique, soit objectif : il est en ce cas modalement homogène — ou bien selon les deux : modalement en ce cas il est hétérogène et le rapport de l'un à l'autre mode, autrement dit l'image, est alors à définir en fonction du sens de ce rapport, de ce passage d'un mode à l'autre :

- si le sens est du fantasmatique à l'objectif, l'image est progressive,
- si de l'objectif au fantasmatique, régressive.

Il y a imaginaiement quatre systèmes :

- le système minéral,
- le système végétal,
- le système animal,
- le système (arte) factuel.

Progressive ou régressive, une image ou bien est rapport à l'intérieur d'un même système : elle est en ce cas systématiquement homogène — ou bien par passage d'un système à l'autre : en ce cas systématiquement elle est hétérogène et la définition de l'image est alors à parachever en fonction du sens de ce passage :

- si le sens est d'un système au suivant, l'image est évolutive,
- si d'un système au précédent, involutive.



« La fleur tombée s'envole jusqu'à sa branche :

Un papillon. »

L'image prise en exemple par Pound se caractérise ainsi :

- du fantasmatique à l'objectif : progressive,
- du végétal à l'animal : évolutive.

Exemplaire, ce poème l'est communément : progressive évolutive est, peut-on dire, essentiellement, par toute sa tradition, cette poésie orientale. Entre la vision et la vue, elle est cette brusque et totale émotion qui jamais ne se referme en sentiment, mais qui toujours est ouverture à son objet, toujours mouvement, passage, accouchement d'univers : l'univers objectif né ainsi, si peu le sépare alors de ce qui le fait naître, et si ténue est la démarcation, que transparaît encore en lui son origine et qu'il est comme tremblant entre son fantasme et lui-même, entre la vision initiale et l'objet en vue — aussi la vision est-elle souvent même inutile à dire et suffit-il à l'émotion, silencieuse d'abord, voire muette, de dire l'objet seul pour que cet objet, né d'elle, la dise toute. Où quelque chose de subjectif,

pour reprendre à l'inverse Pound, se transforme ou se précipite en une chose objective, où prend vie, où s'éveille à lui-même un univers, c'est là, c'est en ce point, ni en deçà, ni au-delà, c'est toute entière à cet instant que tient exclusivement cette poésie : état naissant, rien de plus, rien de moins, voilà tout ce qu'elle dit et qu'elle est, pure et simple émotion objective, avènement ainsi de la forme même, au sens adornien, mode d'être du contenu qu'elle n'est pas, manière non pas de dire, autrement dit, mais de donner à dire.



L'apparition de ces visages dans la foule :

Pétales sur un humide et sombre rameau.

L'image que Pound écrit d'après, selon lui, l'exemple oriental, se caractérise ainsi :

— de l'objectif au fantasmatique : régressive,

— de l'animal au végétal : involuante.

Réduire une poétique à sa technique est possible à l'expresse condition que l'inventaire de cette technique soit exhaustif : ce qui ci-dessus n'a pas été retenu, c'est le sens de l'image et le sens de l'image ici est essentiel, c'est lui et lui seul qui fait de cette poétique, est-il besoin de le redire, une initiation d'univers. Certes, l'instant premier, la révélation à la vue est une absolue évidence et chez Pound, certes, elle est évidemment présente et dite « apparition », mais loin qu'elle soit ce qu'elle semble être alors chez lui, circonstance, hasard presque, elle est en vérité condition, cette apparition, modalité du poétique, elle ne fait qu'une avec l'émotion même et comme telle elle n'est pas à dire, elle est celle qui dit : la dire alors, de ce fait introduire une idée en pleine poétique de l'image (en termes poundiens : un élément logopéique en pleine phanopée), obligatoirement c'est aussi écrire un poème où l'émotion parlante elle-même étant parlée, il y a fondamentalement parole autre, identification qui n'est plus initiale. Inversion du sens de l'image et translation de la parole, ainsi peut donc se définir ce qui fait de ce poème, en référence à son exemple, essentiellement tout autre chose.



« Par bonté bouddhique, Bashô modifia un jour, avec ingéniosité, un haïkaï cruel composé par son humoristique disciple, Kikakou. Celui-ci ayant dit : « Une libellule rouge — arrache-

lui les ailes — un piment », Bashô y substitua : « Un piment — mettez-lui des ailes — une libellule rouge. »



Cette poétique orientale, être de plain-pied avec elle, est-ce à l'Occident impossibilité presque fatale ? Et jugeant que cette impossibilité signifiait fatalement ou bien le renoncement de l'Occident à cette poétique ou bien sa critique appropriation, Pound, en toute conséquence, homme de métier universel qu'il voulait être, a-t-il converti délibérément cette poétique en autre chose approprié ? Pas un mot, pas une suggestion ne permet une réponse affirmative et c'est le moins qu'on puisse attester. L'heur et le malheur de Pound, serait-ce alors vraiment (le lire comme il se doit chaque fois ou presque oblige à cette question) d'avoir tout pensé sans comprendre rien ?

OUVERTURE D'UNE LIBRAIRIE DE POESIE

De 1 F à 15.000 F !
De Rutebeuf à nos jours,

Le « SOUFFLET VERT » est :

- Une représentation vivante et renouvelée de la poésie française.

- Un vaste panorama de la poésie contemporaine (à travers l'expression de ses courants les plus divers).

- Un lieu de libre expression, d'échanges culturels, de détente, auquel de nombreux poètes du monde entier donneront un caractère international.

« LE SOUFFLET VERT », 18, rue Ortolan, 75005 PARIS

Tél. 336.16.17. Métro : Monge

Sur présentation de cette annonce, réduction de 10 % à tous les amis de la revue.

NOTE POUR SERVIR L'HISTOIRE LITTERAIRE

Dans notre n° 85, à la fin de l'entretien qu'il mène tambour battant avec deux membres de l'Oulipo, Henri Deluy pose une question sur l'ALAMO et, avec la mauvaise foi qui le caractérise, feint de croire que ce sigle sérieux signifie Atelier de Littérature Mal Assistée par l'Ordinateur. Bien entendu, il n'en est rien, cette jeune, mais très sérieuse institution, est, en fait, l'Atelier de Littérature Assistée par la Mathématique et les Ordinateurs, ce qui ne change rien — ou tout — c'est tout comme, puisque, il faut bien le dire, ce sigle doit beaucoup à un de ses fondateurs : Paul Braffort et à l'excellent calembour qu'il a ainsi rendu possible... De fait, il s'agit bien d'essayer de voir dans quelle mesure l'ordinateur peut aider l'écrivain en lui permettant notamment de travailler d'abord sur un certain nombre d'algorithmes qui peuvent être conçus comme autant de métaboles engendrant le texte littéraire. Jusque là, peu de choses ont été faites car manque l'accès à des machines assez puissantes et comme telles très coûteuses. Cependant, les projets les plus divers ne manquent pas.

Voici même quelques exemples de textes créés à l'aide de microordinateurs sur le thème très électronique de l'amour pour rester dans le sujet de ce numéro d'Action poétique :

1.

Raconte ton être
Ton secret toujours restera justement
Tel tu affrontes ta terreur trop entière
Ton être est trop notre être trop têtù
Tant tu maintiens tristement tes nuits

(on aura peut-être remarqué qu'il s'agit ici, entre autre chose, d'un tautogramme en « t »)

2.

Suppose que pour que
La gloire courre vers nous que
Nous écoutions suppose du couple le langage de bois
Que l'on ne prenne pas le tronc que
Nous soyons peu invités
Quand le matin nous rapportait ses jeux

3.

Tu sais dans nos vols
Que voler ainsi que le temps
envers nous ne souris pas
Qu'il faut toucher ses racines encore dans le blé
Laisser au corps le témoin qu'il réclame
Que toi ainsi que nous végétales
Tu nous cernes blottis sans que
La feuille rappelle qu'elle parle à qui l'aime

4.

Inutile aveugle
En tous lieux dans le noir
Je t'aime follement
Aveugle sans larme
Chiot malhabile follement
Blaireau rapide
Je t'aime patiemment
Sans erreur
Je t'aime comme stupide
Comme l'amant jaloux
Patiemment
Sous tout regard sans illusion
Sans voix avec obstination
Comme l'adolescent sans espoir je t'aime
Je t'aime

5.

Comme le lionceau malade follement en toute langue l'esclave avec
crainte je t'aime au-dessus des nuages comme sous le soleil comme
comme toujours timide comme paisible autour sans griffe tranquille
le soleil le pénitent sans hésitation dans les buissons le cheval vieillissant
comme le vautour fauve sans cesse sans illusion volage fragile
je t'aime comme tu aimes.

J.-P. BALPE

REVUES

Dislocation n° 1 (Daniel Baudrot. Poste restante, annexe 3, 75013 Paris), revue de littérature et de poésie qui dans ses quarante premières pages propose des textes de Guy Espinasse, Georges Kantin, Daniel Baudrot et une courte présentation du Sâr Péladan.

Fétiche journal n° 1 (Gaspari Walter, via 20 settembre 9, 24060 Chiuduno, Italie). Une petite revue italienne ronéotypée semblable à tant de petites revues françaises puisant dans les courants de la poésie concrète, visuelle, sonore, etc...

Nota bene n° 2/3 (9, rue Ampère, 75017 Paris), patronnée par Alain Bosquet, cette revue qui se veut de littérature internationale publie « uniquement des textes selon nous durables d'auteurs français et étrangers. Certains consacrés, d'autres à découvrir ou à redécouvrir ». Peu d'espoirs donc pour de jeunes auteurs débutants, mais une revue de bonne tenue avec des textes solides de treize auteurs aussi différents que Yachar Kemal et Alain Robbe-Grillet.

L'ecchymose n° 1 (BP 164, 14015 Caen). Une ancienne revue qui change de formule, devient bimestrielle et se propose d'être quelque chose comme un magazine informant de la vie littéraire hors des circuits traditionnels. Dans ce numéro, un dossier Simononis, de nombreuses notes d'information et des poèmes d'auteurs divers.

Nouvelles de la poésie en Nouvelle-Angleterre n° 5 (James Sacré. Congou. 85240 St-Hilaire-des-Loges). Un feuillet bilingue : Jabés, Waldrop.

La rose brunie n° 2. Lettre publiée à cent exemplaires par Henri Deluy : Jean-Charles Depaule, Henri Deluy, Jacques Roubaud.

Poésie d'ici n° 8 (17, rue des Ponchettes, 06300 Nice). Une trentaine d'auteurs divers se partagent une centaine de pages dans un fouillis un peu désorienté témoignant comme d'un désarroi devant la fragmentation et les dispersions contemporaines de l'écriture qui malgré tout perdure. Un peu comme une crainte de manquer la prochaine avant-garde.

In'hui n° 15 (Jacques Darras, 3, rue Laënnec, 80000 Amiens) : « Poésie-archéologie » : Denis Roche, Denis Dormoy, Jacques Darras, Ivar Ch'Vavar, Anne et Patrick Poirier, Gilles Laprévotte, Gil Jouanard, Daniel Compère, Nicole Martin, Sylvie Nève, Jean-François Egéa, Martial Lengellé, Pierre Garnier, Jean-Pierre Bobillot et, comme presque toujours dans

cette revue, un groupe de poètes anglo-saxons traduits par Jacques Darras : Clayton Eshleman, Seamus Heaney, Paul Buck, Jérôme Rothenberg, Flip Donald.

25, n° 52 (Atelier de l'Agneau, 39, rue Louis-Demeuze, 4400 Herstal, Belgique), des textes de Jean-Paul Wauters, Yvon Vannier, Michel Nicoletti, Didier Gangnard, Michel Alasluquetas, et de nombreuses notes de lectures.

Quelques recueils qui méritent la lecture : *Les résidences secondaires*, de Gaspard Hons (éd. Vérités); *Entre les points et la parole*, de Mireille Fargier (éd. St-Germain-des-Prés); *Le cœur du vent*, d'Yves Bergeret (Les cahiers du confluent); *Le jour l'aurore*, de Patrick Laupin (éd. Actuels); *La mécanique des fluides*, de Jacques Stoll (éditions BF).

J.-P. BALPE

T X T

Christian Bourgeois, éditeur, 8, rue Garancière, 75006 Paris

La rumeur de la mode intellectuelle voudrait que c'en soit fini des « avant-gardes », que la guerre des signes soit éteinte, que la communauté culturelle se retrouve frileusement resserrée autour de son angoisse de marginalité et de son désir de soumission au code uniformisant des grands médias. *TXT* propose au contraire de faire insister cette guerre dans la pensée et l'écriture : en affirmant que moins que jamais il n'y a de pensée possible dans les *discours* que propose l'époque, que moins que jamais le réel y surgit, que plus que jamais se pose la question de l'*invention*, des « grandes irrégularités de langage », de la « poésie », c'est-à-dire d'une langue pour toucher à l'inconscient et poursuivre la tradition de *cruauté carnavalesque* de Rabelais, Jarry et Artaud. L'objectif de *TXT* est de relever ce défi, dans la *fiction*, par des dossiers (Maïakovski, Khlebnikov, Gertrude Stein, Cummings, etc.), des textes et des traductions inédits, des livres (« Le Degré Zorro de l'écriture », de Jean-Pierre Verheggen, « Le Babil des Classes dangereuses », de Valère Novarina, « Euf-Glotte », de Christian Prigent, « L'Opium des Lettres », de Philippe Muray, etc.). Au sommaire du dernier numéro de « *TXT* » (n° 13 : « AU-DELA DU PRINCIPE D'AVANT-GARDE ») : fictions de Clémens, Demarcq, Prigent, Verheggen; inédits de E.E. Cummings (« Eimi »); dossier *Claude Minière*; textes de J.-L. Steinmetz et G. de Cortanze. A paraître : « *TXT* » n° 14, « TOUJOURS PLUS AU BORD DE LA COULEUR LOCALE » (Dante, Pleynet, Risset, Gadda, Pound, etc.)

(Collectif *TXT*)

ÆNCRAGES ET Co (revue et collection)

La revue *Ænclrages & Co* est née en 1978 de la nécessité de publier des textes personnels et du désir de rompre mon isolement littéraire et géographique. Car les *enclrages* sont bien la preuve de la réalité des textes; et il faut bien tenter de se situer dans le réseau existant des

textes, trouver des points d'*ancrages* : d'où ces *Æncrages*. Avec des ouvertures souhaitées à d'autres expressions artistiques.

De plus il y a le plaisir de concevoir et de réaliser à peu près totalement cette revue : l'installation d'un atelier typographique a permis la composition manuelle, le tirage, la reliure.

Quatre numéros ont été réalisés avec des textes de Martine Callu, Gilbert Villemin, Pierre Bocéréan, Paul-Louis Rossi, Joseph Guglielmi, Jean-Luc Parant, Bernard Dubourg, Alain Coulange, Bernard Miot, Myriam Librach, Alain Ohnenwald, Pierre Giquel, des textes personnels et des illustrations de Christian Bizeul, Jean Degottex, Bertrand Vivin, Jean-Luc et Titi Parant, François-Xavier Vailhen, Thérèse Bonnelalbay.

Quatre livres ont été édités : dans la Collection *Æncrages & Co* : Deux livres de Jean-Luc Parant : « La Couleur des Yeux » et « La Couleur des mains ». Un livre de Joseph Guglielmi : « Ils riaient en entendant le nom barbare du nouveau musicien. Hölderlin » avec des bois gravés de Robert Groborne qui a aussi conçu un autre livre : « Une lecture du Livre des Ressemblances d'Edmond Jabès ».

La revue et les livres de la Collection *Æncrages & Co* sont disponibles dans quelques grandes librairies, mais la diffusion est assurée aussi par abonnement ou réservation au siège, à Bois-de-Champ, 88600 Bruyères.

Roland CHOPARD

Les éditions Roan Ji publient de Pierre Lartigue avec des illustrations d'Antoni Tapies « Ce que je vous dis trois fois est vrai ». A la suite des sextines d'Arnaud Daniel, de Dante et de Barnes, ce recueil comporte un développement de cette forme en dix-huitaine, des poèmes en prose et une sextine.

Ces poèmes sont des poèmes d'amour.

COMME UNE SOURCE

Lionel Ray - *Le Corps obscur* (Gallimard)

Conférer au poème un risque effréné de déchiffrement tel que son conducteur puisse « donner à voir » à la fois sa terre (« terre à paroles terre à regard terre à boue » - p. 88), le temps sans efficience devant la petite histoire, et la femme de tous les accès, n'obscurcit point le canevas humain de « la poésie, la vieille alarme » (p. 110). Admettre cette dernière, ce serait donc colporter l'existence, jusqu'au comble de son sentiment - murmuré, pour lever le destin.

Dans *Le Chemin fée*, partie composée de quatorze poèmes de sept distiques, pour déployer « amour et inquiétude », Lionel Ray use de l'épanalepse (cet usage se continuera, sérieusement) et la scansion sonne cœur ; pour avoir « toujours eu pour les fleuves une sorte de passion » (p. 17), des grandes eaux de la parousia d'une femme.

Chercher (« la vie en nous cherchait son origine » - p. 14), chercher encore (« nous vieillirons cherchant l'inconnu » - p. 15), chercher même

la compréhension du merveilleux, quitte à voir fondre les limites immanentes à une navigation pour aimer.

« Une rivière fraîche perdue » (p. 20) en cette femme dont le regard resurgit de « ce monde obscur » permet aux amants de lisser et leur désir et leur lucidité quant à l'étrange loisir de vieillir. Nous revenons ces vers d'Eluard : « Notre rivière a son chemin / Elle est le cœur, la gorge et la langue et la voix » (1). « Tu es venue », également ; écrit également par nombre de ceux qui vont *par deux*. Ainsi le poète nous présente le truchement.

(« je cherchais un nuage le sel profond des vents
tu es venue avec des mots faciles, femme
du fracas, mon inconnue familière, avec
la foudre de l'eau transparente. ») (p. 21)

afin que cette « femme debout comme une source » (p. 21) se confonde avec le timbre d'un partage des mots - avec « un certain poids de vie » (2), selon la formule de Camus.

L'Ecran, La Plage dit l'espace et l'avancée des amants. Le poète parla « dans la nostalgie de quelque obscur devoir » (p. 92), habita « l'urgence », mais ne dit pas alors les mots qui eussent receler une identité, des identités. Peut-être n'était-ce pas le temps de la rivière crédulée, qui se ravise, corps et âme... Présentement, il « cherche dans les mots » quel dicteur il est, quelle charge d'existence il cristallise ; le manque a son mot à dire et la tristesse, non intruse mais écoutée.

« je cherche dans les mots
une attention fragile effigie du manque, est-ce
toi tristesse au prénom de cendre ? » (p. 109)

Il cherche également une raison de graver, ponctuation de l'inachevé, de s'interroger jusqu'au fond de la vie, et de ne point navrer l'eau du monde, agogéus de ces voyageurs qui en taisent l'insoumission pour la mieux éclairer. Toutefois, « rien ne commence rien ne finit » (p. 110).

La seconde partie, *Objets, Figures, Lieux*, est dédiée aux peintres Alain Le Yaouanc et Joaquin Ferrer. L'un ou l'autre « fonde / ouvrant de splendides soleils / un temps sans retouche » (p. 27). Et l'observateur le figure, soucieux de projeter « le pays du dire - pays peint / avec cette pâte d'ombres » (p. 55), en un franchissement d'une même éminence, derrière la marge des suppositions, après laquelle s'émeut qui comble la main des miniatures du destin, « ces mots nains qui cherchent l'échappée ! » (p. 51). Peintres et poète, sans interprète, s'aventurent dans l'œuvre épaisse de la lumière et se confient leur accord quant aux traces :

« Tu le sais : nous bâtissons
dans l'arrogance : la césure et la mer ont la même couleur. »
(p. 60)

Quant à cette projection des couleurs, des couleurs revenues d'un sentiment, d'une absence ou d'un cri, ce sont les yeux qui la commentent. Ils répandent faveur et défaveur d'une connivence de la pensée mais « n'attendent pas l' / avenir fraîcheur / énorme » (p. 77).

(1) In « Volonté d'y voir clair » (Une Leçon de morale, 1949).

(2) In « Le Vent à Djémila » (Noces, 1938).

Cette poésie, détachée du dédain de ce qui donne corps à la poésie et de tout formalisme, appartient à la fertilité et rime à quelque chose.

Jeanpyrer POELS

L'ECRIVAIN OCCITAN DANS LA FRANCE D'AUJOURD'HUI

Des écrivains occitans réunis à Sommières le 15 novembre 1981 à l'invitation du PEN Club de Langue d'Oc ont procédé à un examen de la situation de la production littéraire occitane. Ils constatent que :

La longue répression administrative, scolaire et dans tous les aspects de la vie culturelle dont a été l'objet l'expression de langue d'oc aboutit aujourd'hui à une situation qui met en péril l'existence même de cette production. Dans la période récente, malgré des progrès évidents de la conscience publique, l'occitan a continué à être privé de tout accès aux moyens audio-visuels et de tout soutien véritable à la création. A aucun moment la parité avec la production en langue française n'a été envisagée : à cet égard, l'idée de communauté nationale a toujours été bafouée.

Une situation différente a été créée par les promesses faites par la nouvelle Présidence de la République et la nouvelle majorité politique mais, à l'heure actuelle, rien n'a été modifié pratiquement, et nous ne sommes pas encore convenablement garantis contre un retour aux vieilles habitudes et aux indéfendables préjugés.

Appuyés sur le droit international aussi bien que sur la pensée française de la démocratie, les écrivains d'oc se jugent aujourd'hui en droit de demander aux pouvoirs publics deux attitudes complémentaires :

● La culture occitane ne pouvant actuellement vivre que grâce à une aide exceptionnelle, qui ne ferait que réparer l'injustice historique, ils demandent que la solidarité nationale joue en leur faveur. Pour ce qui est de la production littéraire, cela signifie à tous les échelons de la vie nationale une aide cohérente à l'édition et à la diffusion du livre en langue d'oc : soutien à la production contemporaine et réédition des œuvres du passé. Cette aide pourrait prendre plusieurs formes, en particulier celle d'une réforme de la Caisse Nationale des Lettres.

● Considérant que la création occitane ne peut être enfermée dans une spécificité aux allures de « ghetto » que par une fausse conception de la vie culturelle, ils demandent à être associés sans aucune marque d'identité particularisante à toutes les aides et toutes les entreprises d'animation qui concernent la vie culturelle en pays d'oc et en tous les lieux du territoire national où la création occitane peut se manifester.

Indépendamment et en complément de cet appel aux pouvoirs publics français, la création littéraire occitane entend être présente de plus en plus souvent et en tant que telle dans les échanges internationaux.

Le PEN Club de Langue d'Oc

Jean-Marie AUZIAS - Serge BEC - Léon CORDES - Philippe GARDY
Jean JOURNOT - Robert LAFONT - Pierre LAGARDE - Bernard LESFAR-
GUES - Joël MEFFRE - René MERLE - René NELLI - Roland PECOUT
Pierre PESSEMESSE - Georges REBOUL - Roselyne ROCHE.

UNE POLITIQUE POUR LE LIVRE ET LES ECRIVAINS

La poésie (recueils, revues, lectures, rencontres...) a peu de public. Trop peu pour que, dans les conditions actuelles de l'édition et de l'animation ne se rencontrent de nombreuses difficultés.

C'est là, je crois, le vrai problème : pas assez de lecteurs, pas assez d'auditeurs, pas assez d'amateurs...

C'est la vraie question : comment faire pour que le public se développe ? (Je laisse de côté cette autre question : faut-il pour la poésie un public plus important ? Certains, on le sait, ne le souhaitent pas. Ce n'est pas notre avis : la preuve : nous faisons une revue de poésie. Même sans illusions — et avec beaucoup de réserves quant aux moyens souvent démagogiques mis en mouvements pour toucher un public plus large — il y a ceci : nous faisons une revue de poésie).

Développer la lecture et l'audition de poésie : il faudrait aller loin, et profond pour y parvenir et cela ne concerne pas que le législateur ou le pourvoyeur de fonds. Il y va de tout à tous.

Nous ne ferons, ni ne faisons, cependant pas la fine bouche : les mesures mises en place ou prévues par le nouveau gouvernement vont dans le bon sens et même parfois devancent les réflexions des professionnels et des écrivains.

Garantir le prix fixe du livre, moderniser le réseau des librairies, encourager l'essor de l'édition, engager des actions promotionnelles, amener les PTT à consentir des tarifs postaux réduits, vraiment réduits, augmenter le budget du Centre National des Lettres de près de 50 %, accentuer l'aide à la création, le soutien à l'animation, faire un effort exemplaire en direction des bibliothèques, ouvrir l'enseignement aux écrivains, envisager le dégagement d'une maison du livre et des écrivains, il y a là de quoi respirer.

H. D.

« L'AFFAIRE DENIS ROCHE »

La publication, dans « Révolution », d'un entretien avec D. Roche a suscité des interventions en cascades. Plusieurs d'entre elles ont débordé l'objet du débat pour donner sur des attaques politiques en séries avec, parfois, un caractère de règlement de comptes.

Je veux, pour ma part, souligner :

- l'amitié que nous portons, nombreux, à D. Roche ;
- un désaccord, vif, avec les conditions de sortie de cet entretien.

La mise au point de D. Roche en démontre les maladresses et les faux pas.

- Le refus des utilisations idéologiques sélectives : « Révolution » (qui est aussi le seul hebdo à faire très souvent une large place aux poèmes et aux poètes) n'a pas à être seul mis en cause. La presque totalité de la presse française agit en ce domaine (retard, découpes, réductions, réorganisations, retitrage...) avec une légèreté qui touche au mépris. Et en toute impunité.

Ça devrait changer.

H. D.

action poétique

Numéros
disponibles

26. INEDITS DE PIERRE MORHANGE - SIX POETES ET UN CRITIQUE
(*Bellay, Cousin, Della Faille, Godeau, Perret, Venaille et G. Mounin*)...

28-29. RENE CREVEL, numéro spécial.

30. NOUVEAUX POETES HONGROIS, POETES DE LA R.D.A.

31. UMBERTO SABA (*traduction et étude de Georges Mounin*).

32-33 VLADIMIR HOLAN.

34. OU EN EST LE ROMAN ? *par R. Ballet, Y. Buin, Cl. Delmas*...

38. (*Formule « poche »*) POETES POPULAIRES CHINOIS, *trad. et prés. par M. Loi*. QUATRE POETES TCHECOSLOVAQUES.

39. POETES IRANIENS D'AUJOURD'HUI.

40. PROSES POETIQUES. Et : *Celaya, Kirsanov, Bouritch*.

41-42. « TEL QUEL » *et les problèmes de l'avant-garde*.

44. (*Nouvelle formule*.) DU REALISME SOCIALISTE.

47. QUEVEDO, ESPRIU, SNYDER — ESPAGNE, LES TOUT NOUVEAUX.

49. COMMUNE DE BUDAPEST : 1919 — *G. Lukacs*.

50. UNE LITTERATURE PERDUE (Problèmes du récit).

Supplément au n° 53. — VIETNAM.

53. L'IDEOLOGIE DANS LA CRITIQUE LITTERAIRE.

54. S. TRETIAKOV : FRONT GAUCHE DE L'ART — REALISME SOCIALISTE — JOSE BERGAMIN — Six poètes du lycée Chaptal.

56. POESIES U.S.A. : L. Zukofsky, L. Eigner, J. Rothenberg, P. Blackburn. — Contre-poésie : Vietnam, Les « Caterpillar », poésie amérindienne traditionnelle. — Hommage à Jacques Spicer. — Neruda : poèmes.

57. CHILI — ANGOLA — ESPAGNE. La poésie de la Résistance (Pierre Seghers). — Rivière le parricide (E. Roudinesco).

Supplément au n° 57. — Alain LANCE : *L'Ecran bombardé*. Poèmes.

58. POETES PORTUGAIS. — B. BRECHT.

Supplément n° 1 au n° 61. — Claude ADELEN : *Bouche à la terre*.

Supplément n° 2 au n° 61. — Joseph GUGLIELMI : *Pour commencer*.

61. POLOGNE : les avant-gardes (1917-39), la nouvelle poésie (1945-73).
— GERTRUDE STEIN : poèmes (tr. et pr. par J. Roubaud).

Supplément au n° 64. — Léon ROBEL : *Littérature soviétique, questions...*

66. POETES BAROQUES ALLEMANDS — G. TRAKL — JEAN MALRIEU
— Et : J. Tortel, J. Guglielmi, A. Lance, J. Roubaud, J. Daive, C. Carlson,
E. Hocquard, M. Regnaut, E. Tellermann (Beckett), M. Broda (Jouve),
D. Leeuwens (Jouve).

Supplément n° 1 au n° 69. — Bernard VARGAFTIG : *Eclat & Meute.*

Supplément n° 2 au n° 69. — Pierre LARTIGUE : *Demain la veille.*

69. POESIES EN FRANCE (2) : H. Deluy, P.-L. Rossi, J. Roubaud, IOURI
TYNIANOV, J.-P. Balpe. — RAYMOND ROUSSEL : Judith Milner, E.
Roudinesco.

70. POEMES DES INDIENS D'AMERIQUE DU NORD : F. Deluy,
J. Roubaud. — BENJAMIN PERET : J.R., P. Lusson, H. Deluy, L. Ray,
L. Robel. — POESIE EN FRANCE : J. Réda. — Et : C. Adelen, G.
Jouanard, A. Lance, M. Regnaut, A. Mathieu, G. Le Gal, L. Giraudon,
P. Richard, C. da Silva, D. Pobel, A. Helissen, R. Chopard, J.-L. Blanchard,
F. Perrin, P. Autin-Grenier, JAN MYRDAL.

71. LE PRINTEMPS ITALIEN, poésies des années 70 : l'ensemble le
plus complet et le plus récent de poèmes, textes d'interventions, chansons,
bande dessinée, illustrations. Réalisé par J.-C. Vegliante.

72. AUTOUR DE LA PSYCHANALYSE : O. Mannoni, M. de Certeau,
J.-C. Milner, E. Roudinesco, D. Vidal, M. Broda, M. Regnaut, H. Deluy,
Khlebnikov, H. Lenau et de nombreuses contributions. Fictions, théorie,
délire (sur Roustang), poésie, langue (sur Jouve et Laing), jeu (sur Adamov
et Winnicott), sexe (sur Foucault), mystique, errance.

73. BAROQUES AU PRESENT. — Mitsou Ronat, Pierre Lartigue. Approp-
riations, traductions, présentations de poètes baroques français et euro-
péens, M. Ronat, P. Lartigue, H. Deluy, J.-P. Balpe, C. Dobzynski, M. Petit,
J. Guglielmi, S. Yurkievich, I. Mignot, J.-C. Vegliante, L. Ray face à
Etienne Durand, Marc de Papillon Lasphrise, Andreas Mestralus, Sonnet
de Courval, Salomon Certon, Du Bartas, la Demoiselle de Gournay,
Quirinus Kuhlmann, Marini, Barnabé Barnes, Polotski, Herrick...

74. AVEC ANNE-MARIE ALBIACH : E. Jabès, L. Giraudon, F. de
Laroque, M. Ronat, L. Zukofsky, J. Guglielmi, A. Veinstein, J. Daive,
C. Royet-Journoud, J. Roubaud, H. Deluy, S. Velay. — GONGORA —
POUR BRECHT... Et : Bernard Fillaire, Bernard Chambaz, M. Regnaut,
Bruno Julien Guiblet, A. Rapoport.

74 bis. POEMA : Un peu de politique à propos d'événements récents.. .

75. TROBAIRITZ : Les femmes dans la lyrique occitane du Moyen Age
— Avec Liliane Giraudon, Raquel, Claire Blanche Benveniste, René Nelli,
Jean-Pierre Winter, J. Roubaud... — Et : J. Guglielmi, G. Le Gouic,
S. Gavronsky, D. Tacaille, M. Passelergue, A. Boudre, J.-P. Georges, H.
Feuillet, F. Reille, F. Piekarski.

76. PHILIPPE SOUPAULT : Bernadette Bonis, Heinrich Mann, A. Lance,
L. Ray, P. Lartigue, Ch. Dobzynski, H. Deluy, S. Fauchereau, dessins de
G. Planet. — POETES IRANIENS. — GERTRUDE STEIN, trad. J. Roubaud.

77. COMMENT NOUS ECRIVONS : ensemble IOURI TYNIANOV — Avec Y. Mignot, M. Etienne, A. Rapoport, Y. Boudier, J.-P. Balpe, J.-C. Depaule — Et POEMES de J. Tortel, A. Veinstein, L. Giraudon, J. Daive, J. Roubaud, M. Bénézet, P.-L. Rossi, E. Hocquard, J. Garelli, J.-J. Viton, G. Jouanard, H. Deluy, E. Arendt, B. Noël... AMERICAINS PROVISOIRES.
78. POESIE LIBRE ARABE AUJOURD'HUI. Et Jean-Paul Richter, Paul Celan, Guillevic, A. Vitez, M. Broda...
79. VINGT-CINQUIEME ANNIVERSAIRE.
80. LANGUE MORTE : Martine Broda, Pascal Quignard, Mitsou Ronat, André Libérati, Claude Grimal, Barbara Cassin, Pierre de la Combe, P.-L. Rossi, J.-C. Vegliante, Emmanuel Hocquard, P. Lartigue, Bernard Chambaz,
81. QU'EST-CE QU'ILS FABRIQUENT ? : Andréa Zonzotto, M. Petit, J.-L. Parant, G. Perec, C. Adelen, J. Garelli, J. Réda, P. Lartigue.
- 82-83. AVANT-GARDE, POESIE, THEORIE : M. Ronat, H. Deluy, G. Jouanard, Ch. Dobzynski, Antoine Vitez, P. Lartigue, Alain Duault, Tibor Papp, J.-P. Balpe, Claude Grimal, Montserrat Prudon, POESIE EROTIQUE DE GERTRUDE STEIN, Nicole Brossard, NOUVEAUX POETES DES U.S.A., E. Roudinesco : sur la situation actuelle de la psychanalyse.
84. LA POESIE, LE VERS : G.-M. HOPKINS. — Et : M. Broda, M. Etienne, A. Salager, J.-P. Balpe, Y. Boudier, Ch. Dobzynski, S. Gavronsky, J. Guglielmi, G. Jouanard. Et : SONETS BARROCS : P. BEC. — Et : Simon de Boncourt, trouvère.
85. POESIE EN JEUX : L'ECOLE, L'ECRITURE : Jean Tortel, J.-P. Balpe, Cl. Adelen, M. Etienne, Liliane Giraudon, Y. Boudier, P. Lartigue, L. Ray, P.-L. Rossi, J. Roubaud — OULIPO : Jacques Bens, Paul Fournel, Georges Perec, J. Roubaud ; contraintes techniques, exercices, méthodes. — Et : Gérard Arseguel, A. Lance, Jean Todrani.

action poétique

Bulletin
d'abonnement
ou de
réabonnement

Nom : _____ Prénom : _____

Profession (si vous désirez la préciser) : _____

Adresse : _____

— Je m'abonne pour _____ an(s) à la revue **action poétique**.

1 an	(4 n ^{os})	Etranger	180 F	France	140 F
2 ans	(8 n ^{os})		350 F		500 F
Soutien	(4 n ^{os})	(8 n ^{os})	1.000 F		250 F

● Je désire également recevoir les numéros suivants parmi ceux encore disponibles de votre revue :

— Je vous adresse la somme totale de _____ F par :

- chèque postal
- chèque bancaire
- mandat-postal
- mandat-lettre

action poétique, 4294-55 Paris, rue J.-Mermoz, Résidence La
Fontaine au Bois n° 2, 77210 Avon.

A _____, le

Signature :

LIRE

- HUBERT LUCOT : Phanées les nuées - *Hachette (POL)*.
- CONSTANTIN JELENSKI : Anthologie de la poésie polonaise - *Age d'homme*.
- PAUL LOUIS ROSSI : La traversée du Rhin - *Hachette (POL)*.
- CHARLES DOBZYNSKI : Délogiques - *Belfond*.
- FRANCK VENAILLE : Jack-lo-Jack - *Luneau Ascot*.
- PHILIPPE SOUPAULT : Westwego - *Lachenal et Ritter*.
- BAYATI : Poèmes d'amour des sept portails du monde - *Sindbad*.
- BERNARD VARGAFTIG : et l'un l'autre bruna zanchi - *Belfond*.
- LOUIS SCUTENAIRE : Mes inscriptions (1964-73) - *Brassa*.
- CHRISTA WOLF : Aucun lieu. Nulle part - *Hachette (POL)*.
- GENEVIEVE HUTTIN : Seigneur... - *Seghers*.
- GUILLEVIC : Trouées - *Gallimard*.
- PAUL ELUARD : Une leçon de morale - *Gallimard*.
- MARIELUISE FLEISSER : Avant-Garde - *Minuit*.
- MARTINE BRODA : Jouve - *Age d'homme (Cistre essai)*.
- OULIPO : atlas de littérature potentielle - *Gallimard*.
- JACQUES ROUBAUD : Dors, précédé de « Dire la poésie » - *Gallimard*.
- GEORGES TRAKL : poèmes traduits par Guillevic - *Gallimard*.
- JEAN GABRIEL COSCULLUELA : L'affouille - *Jacques Bremond*.
- GERARD ARSEQUEL : Les bleus du procédé - *F.P. Lobies*.
- PIERRE REVERDY : Ferraille, Plein verre, Le chant des morts, Bois vert, Pierres Blanches - *Gallimard*.
- Poèmes héroïques vieil-anglais - *10/10*.

Bois Robert

Théophile de Viau

Le Petit

Rivarol

J.-J. Rousseau

Houdart de Lamotte

Parny

Veniero

Jodelle

Bertin

Odon de Cluny

Proverbes

Locutions

Montages

Aphorismes

Ratures

Déplacements

Sonnets

Chandelles

